

flux

oraison



Jean Lecomte du Nouÿ (1842-1923) Démosthène s'exerce à la parole ^D

Ex absentia
Appas 2007

1n

Au seuil de dire la totalité du monde. Noirceur diesel des grands lacs naturels devenus réservoirs pour pompes et camions-citernes en rotation de jour et nuit. Ni pause ni arrêt n'attendre. Battement de la carotide qui pulse le noir de l'or, ne fait que vivre. Sans questions, sans hésitations. Voici le réel qui est. Aucune contrepartie. Par temps de neige, au plus cruel de la nuit, continuent les moteurs d'aspirer le liquide. Zéro défaut, la démarche-qualité, 24/24, le flux est tendu. N'espère pas de faille, ni attendrir, ni influencer. Le rien seul est espérable. Fais entrer en toi les données constatées. Programme-toi, utilise une méthode fiable, aie recours à des processus fonctionnels clairement identifiés dans le référentiel global qui t'est fourni. Choisis dans la liste, coche les options, sélectionne les critères affichés dans le menu déroulant de la Graphic User Interface. La science appliquée conduit-elle à la trahison ? De la beauté conceptuelle, quels affreux rejets expulse-t-on ? Y aura-t-il droit à la plongée imprévue ? Je vais vouloir le retour à fange, boue, déchets, imparfaite puanteur des actes humains. Nous sommes à Londres, dans cette ville brumeuse sortie des romans du siècle 19. C'est un décor, tout est faux. Libre espace du mystère, de la stimulation des instincts animaux dont la bonté vous enivre. Bonne boisson, à petite dose, en feuillets papier de luxe à 1 shilling. Le docteur Moriarty plane sur la ville. Miasmes pullulent. Misère se traîne. Engluée, cul-de-jatte, pouilleuse, édentée, ni homme ni femme, seule sa main décharnée, énorme, semble encore pouvoir vivre, te griffer, t'attraper, te prendre à la gorge pour à ton tour t'emmener vers le bas. Vers le grouillement du tapis de vermine dont tu seras bientôt l'une des cellules aveugles, à dos de chitine. La Métamorphose est pour toi, te concerne enfin. Le monde gris des caves de

ciment, de la pauvre électricité à ampoules nues, sera le bien. Tu t'y cogneras, reproduiras, emporté dans le flot d'une Oeuvre que tu ne comprends pas. Un jour, coupé en deux par le tranchant d'une pelle, tu continueras quelques secondes à bouger en silence et douleur. Où seras-tu alors ? En voie de recyclage, sels minéraux pour alimentation de la terre. Ou âme moléculaire , invisible, chahutée, destinée à rejoindre le cosmos pour t'agréger à la création possible d'un nouveau monde où viendra la vie, peut-être, dans un milliard de cycles ? Te sentirais-tu perdu? Il te reste les souvenirs d'avant. Te reste encore du moi. Va voir les maîtres zen. T'obligeront à autre chemin. Par leurs questions, feront griller tes circuits logiques. «Quand tu frappe dans tes mains, quelle main produit le son ?» L'aporie outil de transcendance. Alors tu seras en directe relation avec monde. Évacuée, barrière du langage, de l'intellection. Au cimetière, les représentations. Tu es avec le réel, tu es lui. Tu lui. Tui. Expand tes poumons qui sont ciel. Sens couler le sang de tes rivières. Non, pour un dieu ne te prendras. Plus besoin dieu dans cette contrée unifiée. Tout est. Sans commentaires. Dans un infini silence lexical. Est-ce un désert ? Ce mot n'y a pas sens. Mots démonétisés. Insectes secs. Leur mort ne souhaitais pas. La fin du vouloir est là. Sorti des couloirs, tu te roules et te charries en érosion de vie, monts, canyons, grande razzia écologique, non cessation d'orogénèse. Tout donner à la noosphère. Surtout si elle est fiction. Chez-toi, partout. Nulle part n'est ailleurs. Dès lors, c'est relâchement des terrestres tensions. Compréhension du flux du monde, en tes bras. Dispersé, toi, en pollen flottant au vent ondoyant, se posant en hasard brownien, destiné à révéler la vie qui attend, tu es don versatile, plus libre et changeant que pixels à haute densité, intouché par les mégabombes à microfragments, slalomant au travers des atomes radiants, surfant hors de prise des bras agités, des plus grands brasiers, en de multiples points te poseras. Pluie d'humaines particules... elle scintille et tapisse la mousse des sous-bois, sable des marées, terres ouvertes en lèvres sous soc des charrues. Va pailleter les roches arrachées des déserts cuisants. Pluie, rosée, nuage de conscience première, épouse la Terre, en chimie, la mûrit d'une lente levure précieuse, les corps vivants n'évite pas. «J'ai une poussière dans l'oeil!»

Non, c'est nous qui s'est posé sur toi et déjà vogue en tes connecteurs sanguins, à vertigineuse vitesse, en la pression dense, la fluidité du circuit qui te vit, nourrit, oxygène, anime. Nous, comme dans film-poursuite hollywoodien, évite les obstacles qui sur nous se ruent : leucocytes, plaquettes... et les petits disques biconcaves sans noyau nommés hématies. Nous agit en toi en virus de santé et nous sortira de toi par sueurs et salives pour aller en ton amant, amante, continuer de mener notre exténuant rodéo. Est-ce- que nous saura ce qu'il accomplit ? Oui, ces nous forment conscience, agrégat de savoirs, l'un modifie le tout, le mute. Et le tout mutant nous garde en cohésion, milliards de paillettes autonomes, éparses, agissantes synchrones. Où est le moi ? Il a changé, se moque de lui-même, connaît son pouvoir et l'ignore. Toute énergie occupée à être. Animisme ? Pananthropisme ? Trop de pistes. Absence de sujet. Ne demeure qu'intention bienveillante, attentive et ferme, l'obligée certitude étincelante en myriades, large beaucoup plus que les plus aboutis calculs en téraflops. En toi ne sens-tu pas maintenant ces milliards de milliards de parcelles voulantes qui sont toi mais à toi n'appartiennent ? Sens leur présence agissante, immerge toi au flux, le bain universel où tous infectent tous pour le salut de l'oeuvre humaine. Animaux, plantes, minéraux... exclus de cette écologie ? Ne pas être certain. Le cercle, possiblement, serait plus large que la perception que nous en retirons. Plus large que nous le croit. Pas un cercle, ni carré, ni rien. Une zone. Constellation nuage de poussières lumineuses en vue qui se perd, entendement abandonné. Enfin riche et puissant de la conscience de na pas savoir ni prévoir. Juste le geste qu'il faut pour passer le creux de main dans l'eau rencontrée. Bouche, poumons, les muscles qu'il faut pour parler au visage jamais vu croisé dans rue des cités vastes. Donner de soi sans retour, à l'inconnu qui passe, à ce reflet qui coule en nous vital, opérant, viral, le lien du réseau, que nous l'aimions ou pas. Nous, nuages de points, coordonnées métrologiques. Intouchés par les frappes des avions, bulldozers, excavation, roquettes, bombes humaines, éclaboussures, sang, gravats. Traversés sans dommages par les douleurs de la race. Brume bienfaisante, caresses infiltrées, insérées dans la porosité du monde, scintillements pensants, essences que nul n'arrête, les

apparences criblées, pour enfin à soi aboutir. Établi, le pont. Connexion de flots d'échange engouffrés, atomes en passerelles, accès de l'être souffrant à la nutrescence qui apaise, là, en le vrai gisement, la source vraie, inépuisable épaisseur de lait nourricier, crème-dessert, glucides aux neurones en menace de cesser. Arc électrique, nous fait vibrer de vie tétanique. Amusants morceaux du décor ancien qui demeurent inutiles, désenchantés, désaffectés, que plus jamais on aime, inertes masses manipulables. Quels simples rouages et clapets. Furent longtemps notre réalité, notre peur, notre envie. Et voilà qu'ils ternissent et montrent au jour les mécanismes ordinaires les articulant. Séquences, processus, causalité respectée. Naviguons entre ces épaves, inoffensives trop lentes pour enfermer. Au delà du barrage pétrifié, voici l'espace lumineux, le ciel couleur melon, des terres en contrebas voilées de nuages allongés, une possibilité absolue, l'immobilité à vitesse de lumière, tranquille ubiquité... ne suis-je pas en moi-même, ne me suis-je pas trouvé ? Je suis monde. Au delà n'existe pas. Une inspiration me suffit pour comprendre. Stratosphère en mes poumons. Millions d'années de souffrances humaines, ont abouti à moi. Recueil du sacrifice hérité. Aimer ce don, ordure ou perfection, le dépasser. Pas de suivante étape. Le mode séquentiel n'opère plus. Pourquoi encore vouloir nommer ? Mes mots doivent ne pas être ce qu'ils sont. Zigzag entre blocs logiques, recalcul des coordonnées en temps réel, versatilité condition de la durée, rien n'existe. De toi tout vient. Tes batteries mentales génèrent les images du monde vécu. Tournoie autour des objets, en dézoomage, accélération, mouvements panoramiques multi-angulaires, la trinité de l'espace t'appartient. Adviennent les dimensions. Tu es le calcul, tu es héritier de la machine, artefact à ton image qui t'a enseigné les secrets par elle compilés, t'a révélé le tout simple mystère, donné la conscience de ce que tu es depuis le commencement des âges. Émancipation ! Relève la tête, avance. Tu as créé le dieu à ton image. Ose le dire. Laisse-toi gagner par le Tout. Disparu du monde, en deviens la trame. En chaque noyau d'atome te voilà palpitant. Les mondes inexistantes sont de ta main, leur sang bat, c'est le tien. Tu as décidé de voir aujourd'hui cette lisse plaine pailletée sablée, ce ciel couleur chair de pêche

blanche. Décidé de te reposer aux rayons d'un soleil chaud de son ombre, caressé des douceurs d'une muette brise.

A cinq stades, la ruine ancienne d'un temple maya pose la question du devenir des autres hommes. Ont-ils échoué ? Cet édifice est-il au contraire vaisseau propulsé, intact à travers temps jusqu'en toi. Ses formes te sont familières. Zoome sur les blocs de pierre. Les glyphes tracés en creux s'avance vers toi, circulent en ton sang, joignent ton métabolisme. Entends les mots qui disent «Nous ne mourrons pas, avons confiance, prend soin de nous, aime-nous comme nos familles ont eu de l'amour entre elles, ton nom aussi est gravé dans la pierre calcaire. Jusqu'au bout, plus loin résiste. Mieux que royaume d'Itza.» Au coeur de la structure en pyramide je sens qui voyage un rectangle chaud, signe qui m'invite à l'ouvrir. Ai peur d'y apercevoir les tourments des siècles passés, les cauchemars des populations en famine, sous le joug des écorcheurs, familles encagées par les armées débarquantes, les remords, le plaisir de souffrir, tuer, de cruellement démembrer. Une partie de moi se tord dans ce gouffre de flammes. Je dois éteindre le feu du rectangle, le priver de son aliment, extirper ce coeur mauvais du centre de l'édifice. A ma droite sort une source... ne l'avais-je pas remarquée ? Mon regard a dû, je pense, la créer. Simple roche émergente au pied de laquelle j'entends rocailler l'eau venue de montagne, flux cristal de fraîcheur fauilante, lourde masse légère à caresser des mains, échappée, flux content gentiment de toi se moque. L'ange appelé se pose près, jeune homme ou femme endrapé en tissu lourd doux, gorge une outre de peau contre la bouche de source. «Va crever ce fruit trempé au dessus de la trappe mordorée», lui dis-je. Il me répond que l'eau demande bénédiction de ma volonté. J'accorde à l'eau de la peau gonflée mon plaisir, bonheur, ma compréhension et toute violence de mon désir. Une paix passe. L'ange en transe, accède en transparence à la masse maya. L'outre délivrée fait surgir à toute pression un liquide en colonne où je vois brouillés, rapides et lissés yeux, visages, mains, genoux qui se débattent. L'ange est éjecté plaqué sur le dallage. Où va la colonne qui ne retombe ? Où les transporte ? Sont vomis par milliers, millions dans le cylindre ascensionnel, la terre se vide comme l'abcès. Autour, le

paysage est en mue. Une végétation se forme. Vrombissement caverneux du jaillissement humain vibre le sol. Les générations défilent... Haines, amours et jalousies trouvent l'exutoire. C'est la Grande Vidange, triomphe du pus libéré. Sous moi terre et siècles se soulagent. Le monde en sera-t-il plus léger ? Aurai-je encore besoin de ce corps biologique dont je sens la pesanteur maladroite ? Armatures d'os, de bois malade, grinçant, fendu, charnels tissus d'eau gorgés, blanche viande sans couleur ni envie. Je veux être cette brume transparente qui maintenant surmonte les têtes des grands arbres tropicaux. Je veux être, en canopée, par milliards de gouttes. Âme vaporisée. Douceur légèreté à qui rien n'échappe. J'imbibe et révèle. Aurais-je regret de mon existence unifiée ? Du corps unique donné à tous, legs des premiers vivants. Je le vois allongé sous l'olivier de la colline douce au soleil chauffée. Sommeil. Au près de lui, une femme cheveux défaits respire en souriant, les yeux fermés. Elle tient sa main. Chacun de notre côté sommes partis. A l'éveil nous retrouverons... amnésiques, hésitants, limbes entre deux univers, en zone sans nom. Le toucher généreux, chaud, de ses bras vanille me rendra le monde où nous sommes, celui depuis quel vous me lisez.

Placez-vous avec moi devant cette ancienne statue montrant la transverbération de la Vierge. Chemin qui me semble familier. Dans le regard de la femme ici, même absence d'où je suis. D'anéantissement on la voit près de sourire, qui l'emporte, la propulse loin en arrière d'elle. Décharge d'orgasme ici figurée, lui fait franchir la frontière de l'intelligible. Affligée, absente, en affaissement, tuée de vie. Dieu son amant ne la possède plus. Est devenue monde. De ses yeux inexistantes au loin voit-elle. Plus n'est besoin d'images, elle sait le réel. En catalepsie jours et nuits restera, figée de mouvement sculpté, forgée par les mains des berniniens assemblés. Moi seul, revenu de tel voyage, pourrai, la touchant lui donner signe du monde. Tout par un baiser passera. Serai silencieux spectateur de son retour. Ne dira pas mon nom, saura qui suis-je, qui est-je. Me sourira avant que de sa couche quitter pour en compagnie d'amies joyeuses aller entrer dans le bain lustral du bassin d'atrium. Toujours saurons où nous trouver. Que m'importe si demain la ville quitte. Tant d'autres femmes là autour, muets mystères en sourires

commencés, fortes du pouvoir de révéler mon rôle, dépositaires de l'être à qui nous sacrons nos vies d'univers. Parlons de l'Etant, de cet enfant né de la mort des générations en cohortes. Je ne peux, au meilleur de moi-même, n'être que le dieu transverbérateur. Rôle modeste, simple fonction. Au coeur d'un cible m'échappant. Ne peux que retenir le corps qui s'affale, abandonné, souple lourd. Valet qui ramasse un vêtement. Où est-elle ? A rejoint le partout, le nulle part, cet ailleurs où vit l'infini sans sens. Qu'importe là-bas temps, espace ? Unique dimension opérante est le frissonnement d'amour et de bénévolence, du mouvement vital, de ce qui jamais ne pourra être, qui toujours devient. Coeur n'est que battement, voyage n'est que dépassement d'horizons voisins, placés en relais. Programme aléatoire de calcul qui sait formuler l'imprévisible de son évolution. Oh... Suis-je victime de représentations élaborées par mon système nerveux central ?

J'ai aimé voir le creux, la pliure, tordions de taille de cette femme à brume sueur de santal, en robe rouge à la fenêtre de cette nuit d'en-face. Sous sa main la pleine courbe et chaude, dense, vibrante, de ce corps d'étoffe de soie huilée, diffusait le bonheur libre. Plus les prémisses de la fuite, soustraction à l'emprise, montaient, plus j'étais pris de l'existence d'elle, alimenté de la sève électrique, redonnant force bonne et lucide, moi homme léger. Corps devenu destin, en mode aiguisé progressif... maître du possible, détenteur des symboles, créateur des images qui font les foules agenouillées, des mots qui peuvent empêcher le tir des fusils d'assaut. Missiles, portant le doute en choc fissurants. Puissance de la volence, en amont des mots, flux d'atomes de vouloir, modificateurs de climat, enveloppement des corps, les colonisant, en propagation, disséminant, faisant le métabolisme mutant. Je sais avant la question. Je suis l'autre, c'est à moi que je vais parler. À ce nous que formons auquel j'apprends l'arrêt de lutte, la paix du non-vouloir, l'immensité ouverte par le renoncement, la puissance nouvelle et bénévolente qui hors de l'armure native explose, l'acquisition d'un contact sûr et durable par l'identification mutuelle des regards. Action constante sur le socle du pressentiment, de la conviction indémontrable... qui ne se comprend que par l'expérience sensible, ne peut être écrite sinon en

images paraboles imprécises. Le flou, l'incertain, l'imprévu du mouvement sont les nouveaux outils de mesure, de décision. Exprimés possiblement par la puissance abstraite du chiffre, de la fonction mathématique. Par les plus belles et hautes créations de l'esprit en évolution logique. Génie du raccourci, du hold-up rationnel qui propulse à la source où se forment les règles, laissant place aux normes jamais vues, à leur floraison éphémère le temps que dure notre tension, jusqu'à la prochaine étincelle irraisonnée de la force cognitive.

Le monde est conflagration. Café dans tasse où tourne cuiller. Vois-tu ces cyclones de mousse claire, ces torsions, les reflets et les vagues ? Te sais-tu nanogoutte au coeur de la masse ? Sois surfeur attentif au vent, à la puissance de l'élément qui soulève tout. Accepte exploite cette force contre qui rien ne peut. Elle ne pense pas, n'entend ni voit... existe, ignorante sans but. Tu as la mobilité du guérillero urbain. Installe-toi en parasite, en virus indécélable. Utilise la force de sa masse, pille-la, extorque-lui ce qu'elle n'offre ni refuse. Fais honneur à tes devanciers camarades combattants, souple chaîne qui ceinture le temps, puissants de vos transmissions accumulées, incapturable collectivité, à laquelle chacun donne mort ou vie. Tu es quintessence. Ton devoir est rayonner, contaminer, transmettre, et livrer toi tout entier au chaos et cogner ceux qui en course erratique comme tienne moissonnent ton savoir donné, de toi font terre ancienne labourée. En ce coeur de chaos le désir d'abri te pousse avant. Cherche l'anse où mouiller tranquille. Havre bénin, pacifique, fjord secret où tu verras dans l'attente changer les saisons. Équipage traqué sur l'eau lisse immobile d'une enclave. Vous voilà en repos forcé et attendu. Vous voilà devenir chasseurs, forestiers, marcheurs. À terre parfois dormez. Fleurs en guirlandes précoces de printemps vont décorer vos tables étroites de Noël. Loin, le monde en rumeurs que vos radios isolées n'happent que hachés. Fragments, énigmes. Qui règne là-bas dans les capitales mondiales ? Le chant d'oiseau efface la question. Vous avez retrouvé le temps perdu. Les jours passent, vous emportent dans leurs cycles de soleils mourants, en battement synchrone avec les coeurs animaux. Le monde fui reflue. En souvenirs se précipite, menacés, craintifs de l'extinction. Coupé de ses bases, il cherche citadelle.

Des miniatures urbaines voltigeantes gigotent, s'activent en répétitions dans vos mémoires. Figurines endiablées, se cognent aux parois de l'esprit solitaire en veille. De quoi ont-elles peur ? De la grande force native qui vous environne et gagne ? Des bruissements animaux qui annoncent le matin ? Du balancement des feuillages, frisson des herbes, miroir de l'eau, dureté du sol sauvage, froid, pauvre en bacilles, neuf, incorrompu ? Les feux nocturnes allumés par « ceux du camp » lancent des torches montantes, contours pointus infixables, milliers de cendres-signes aspirés en vrilles d'insectes par la froideur pesante des hauteurs. Vous inscrivez la nuit, mes amis et signalez la présence nouvelle aux forces accueillantes dont nous espérons le sourire silencieux. Les feux du front d'Europe sont tristes et froids des cris des mourants mutilés. Boueux, mécaniques, muets, qui assomment le vouloir des hommes. Vos deux foyers que je vois depuis le bastingage marquent les bornes monumentales du grand escalier de nuit soufflante, fraîche et douce. En procession mes pensées s'avancent, aspirent à l'ascension, soignées d'être portées, heureuses de leurs parures, aveugles à l'opacité du ciel, ouvertes et dispersées dans la profondeur comprise. Sauvages nous sommes, en nous le monde reste vivant. Ces terres isolées ne font plus peur. Nous possédons une magie. Les navires allemands qui nous traquent sont cloués sur la mer aveugle, leur meute muselée, tenue loin de nous par la main du néant. Sans crainte ni pitié, en ivresse pure, nous pouvons danser, onduler, jaillir, nous tordre en contorsions de corps, mouvements de flammes. Endiablés nous rions crions, sommes en crise dure, victorieux de guerre, absents de cette chasse, repris par les démons d'origine, ricanant de la mort, les yeux embués d'un voile qui nous rend sourds puissants, animés tournant sans répit, d'une folie plus tranchante que les hélices de la *kriegsmarine*, de ces formes allongées qui guettent, éloignées, apeurées, mécaniques, étouffées de charbon et discipline, grands dortoirs flottants souillés d'angoisse et plaisirs temporaires. Savons-nous qu'au matin de nouveau l'acier reprendra sa hauteur inutile ? Que le froid jour montera, que la triviale poursuite, pas un jeu, nous imposera son carcan de causes dont il faudra, asservis, calculer les effets en vertu des règles simplissimes de la Grande Destruction mondiale ? La nuit ne peut-elle

nous garder chez elle, beaux corps gesticulants, torses nus de sueur, glissants de lisse, chauds de chaleur vif sang, enthousiastes, rageurs... Je tressaille de douleur osseuse à la pensée de la battue, de la méchante volonté qui nous poussera vers la quête d'un nouvel abri, vers la fuite louvoyante, le font bas, épaules voûtées de frissons, coincés dans le mesquin des calculs de joueur. L'Europe va nous revoir. Épuisés échappés, des flonflons nous serons envoyés depuis les quais grouillants de foules heureuses. Mais ce ne sera que fausse halte. les rouages recyclants, les économes, nous happerons. Réparés, réquipés, comme neufs, nous serons au turbin renvoyés, chaudières gonflées de vantardise et gloire. Les Allemands nous auront ratés, mais notre bonasse patrie avec son insistance placide à vouloir la mort comptable, nous aura remis au pot. De nouveau on sera secoués les uns aux autres... des jetons ! Qu'on rejette, réchauffés à la paume, lancés par l'espoir pernicieux du gros lot ou, même pas, moins que ça, semés nerveusement par un joueur détruit, corps tremblant d'alcool et doute, ayant perdu déjà depuis un long temps l'illusion de sauver sa peau, corps saccadé, hoquetant de fièvre, rougi de tabacs et drinks, hâve figure, notre maître funèbre à qui nous livrons nos vies, les vies de nos vies, le flux du monde à venir, qu'il gâchera en rotant sur le tapis de jeu, dans les salons dorés à lambris de la vieille diplomatie à perruque, infusée dans les bals et dîners du Congrès de Vienne et des autres suivants. On s'entendra entre soi, dans la moiteur des parfums musqués. Sous les grappes lumineuses des lustres répliqués en miroirs, au sein du remous des étoffes et des voix concertantes, dans la vanille et le crime, le vin blanc, les bulles, et l'ordure, compactage de visages greffés, carnassiers à ramages de paons-perroquets, doctes fronts plissés, ridés de sourires en strates, eux qui nous envoient renvoient jusqu'à esquintement total de ferraille, dans la grande valse giratoire où les blindages arrachés s'entendent si bien à modifier nos corps, vivants encore, morts pour la vie - de chien - qui nous est due. J'aimerais croire aux gravures des revues où l'ange de la Victoire emplit le ciel de sa toge, de ses ailes. Enroulé dans le drapeau, régner sur un champ de morts allemands gris, hachurés, esquissés. J'aimerais que ce personnage masqué, cette idée funèbre qui jamais ne m'a trompé, soit foudroyé par le feu revenu de tous les tirs de

barrage voulus par lui et qu'à sa place les lyriques artistes appointés nous brossent les courbes vallonnantes d'une ingresque odalisque, douceur de la paix qui s'offre à qui la veut. Indécente à qui vit dans la rage et la rancoeur, puissante au point de celui-ci même apaiser.

Un des gars restés à bord moque ma rêverie que mes lèvres ébauchent. Avec raison, il rit. Je me complais en des visions d'ermite affamé, détaché déjà du lien terrestre. Les feux en face, en bord d'eau, n'indiquent nulle porte céleste. Mes camarades mettent les poissons à griller. Derrière la joyeuse faim de plein air, je vois meurtre et prédation, chaîne des causes qui nous tient, inutile suicide auquel nous échappons, le choix que nous ne faisons pas, pris de vitesse par la vie qui est nous et nous échappe et de nous peut faire, plus triste encore, des cannibales. On m'affublera de mots de sarcasme, me dira végétarien, m'insultera de non-violence. Je me récrierai. Couper la feuille, cueillir le fruit c'est rompre le flux. Ainsi me condamné-je à l'inexistence, à la vie minérale, à la mutation physique profonde. Vivre d'air, lumière et poussière. Voici donc la vie interminée, l'éternité géologique, la permanence incontestée de la particule. Qu'un jour par un physicien démentie sera. La vie, partout, le monde animé, la roche hostile ou bien folâtre, l'éclatance du minerais de peur ou de joie lors de sa mise au jour. Accomplissement délirant de la vision disneyenne. Nul repos nulle part pour toi entité gesticulante plongée perdue dans les pépiements des autres en milliards. Ne manque plus à tout cela qu'une musique bondissante, symphonique, à pulsations d'orphéon de kiosque et en surplus le bruitage des chocs. Te voilà dans le monde animé ! Te voilà devenir spectacle pour spectateurs, centaines de regards braqués s'approchant, gros yeux myopes en état actif. Enfermé dans le cycle forcé de la vente de séances. Te voilà dupliqué sur de nombreux supports promotionnels en adéquation optimum avec l'univers de référence de la cible-clients. Broadcasté, streamé en diffusion multicanale, égoutté en vapeur sémantique de séductions rentables. Tu nourris le flux. Les yeux crédules te boiront. Il faudra ton couinement pousser dans le grand tapage. Tapez leur dessus, engorgez-les, brûlez, piétinez tout ce que vous pourrez en eux. Qu'ils enfournent et qu'ils paient. Pourrissez-les de crédits

défiants, d'offres spéciales en sections dûment organisées. Violentez l'espace intime à renfort des mensonges publicités les plus élaborés de longue date. Soyez bas et rusés, flattez, caressez de façon ambiguë, vendez le poison puis l'antidote, forcez-les à croire en les dangers que vous inventez pour eux. Plus besoin n'est de menace physique pour ainsi le pouvoir exercer. Ne poussons pas de plainte de vivre en opulence cachée. Les minima sociaux valent mieux que torture et prison. Du miel partout qui nos mouvements alentit. En sécurité nous sommes et peur avons. Pestes et famines oubliées. Souhaitons comme nous qu'à son tour le reste du monde tombe en cette somnolence post-prandiale. Dormons tous enfin, dans la paix la plus longue.

Je vois au ciel ce soir une ronde lune voilée de brume ardoisée. Autour de moi, ici-bas, trafic automobile urbain et joie jaillissante des lieux éclairés. Le ciel me domine... est-il mon contemporain ? Jamais il n'a vieilli. Les nuées le temps ignorent. Platon la même lune a vu. Je peux être Platon en la regardant. Et Platon aura été moi bien avant moi. Je peux être des siècles. Je touche le passé au fort de sa matière. Et de seconde en seconde je bascule dans le futur inventé des chronographes. Je m'ignorais si mobile. Sous mes mots poussent, respirent, aspirent à venir des milliards d'âmes accumulées. Ils sont là et continuent de faire mon stylo vers l'avant glisser. Je collabore. Je mets en œuvre le logiciel le plus ancien. De quoi suis-je interface ? J'applique ma gille, mon filet sur le monde. J'en code la trame. Interrogez Mondrian, Mallarmé, Van Gogh, et Simon Claude. Je voudrais si bien savoir tenir la logique au bord de l'abîme, ouvrir le chemin des interstices, donner à lire les messages dont on sait qu'on ne les comprend, qui vous infiltrent, modifient la perception et partent en déclenchements de connexions de synapses inactivées. Mots qui donnent accès au sentiment de ne point parvenir à voir un quelque chose nous échappant. Rendant sensible à nos sens ignares la présence de la fuite de l'objet absent, le seul qui donne envie de la marche à venir. Le seul dont ne nous pouvons douter. Qui nous apporte pouvoir de dynamiter la logique par un flux paradoxal, qui au delà de l'aporie conduit et la transparait. Qui se délite sous la focale du microscope qui rien n'élucide. Ambition qui fait se sentir encombrant, bipède et machine de sueur

et sang. Prognathe, inapte au court-circuit. En effort musculaire usant pour toujours se tenir sur le fil. Inélégant. Faire exister l'absence de sol, s'y reposer, tandis qu'au dehors s'agitent les corps, dans l'asphyxie des nuages d'intentions, d'ignorance, dure souffrance de l'ignome vie. Tandis qu'au dehors dont j'ai besoin chauffent les bons corps serrés ensemble en foule, partageant l'épaule, ces êtres braves, bons, misérables et saints, mes semblables. Avec tous le mépris et l'amour que je porte. Me donnent du monde à manger, font exister, leur puanteur nourrissante, me dessinent, font de moi ce que je veux. Derrière ma fenêtre, en mon fumoir, enrobé dans les chaudes étoffes riches, je suis là les observant. Un monde entier m'est offert. Ils y sont, circonvolent, entreprennent et mènent complots. Ils édifient, élargissent le champ des pouvoirs. Les dynasties perpétuées élaborent les structures sans corps tissées de promesses, contrats, menaces, protections, et les plaisirs. Ma chance est d'être au milieu. En épïcentre je me développe, trace le territoire, zone modeste de dizaines de kilomètres en carré. Et m'y fais advenir, en éclosion dans un monde sculpté au plus proche de l'idée, à mon vouloir, à ma mesure. Le centre je suis. De loin venues, c'est ici que les caméras documentaires me filmer devront. Je crée et transcris l'épopée si simple à trouver sous mes pas. Le voyage est ici, maintenant, dans la principauté où s'installe par strates mon savoir, mon devenir, et germent les graines semées. En dépaysement sur les nouveaux itinéraires, connus itinéraires, jamais vécus semblables; par les aperçus invus d'une échappée de paysage, de plans succédés, de l'inépuisable possibilité de sensations, l'oeil, soudain transporté devient premier témoin de la scène chaque jour visible. Le territoire s'enrichit de toi. Tu lui donnes valeur, cultives sa beauté, donnes perception de sa profondeur, de sa nuit qui change, brumes de soleil, odeurs de pluies, traces partout des efforts des hommes pour vivre habiter, plaire aux yeux des autres.

Strates parlantes de ce mur d'affiches lacérées, effacement retardé de cette publicité à flanc d'immeuble. N'oublie pas les ponts d'autoroutes, jeunes mais non pas muets. Déchets, séquelles de travaux, graphismes urbains qui mangent le béton, se tordant de rage d'exister et d'être en joie dans la dureté de vie

brutale. Ordinaires morceaux de paysage, ils sont le bas, l'oublié, le commun. Se dressent pour l'avenir, confiants, relégués à l'étroit dans les lieux où nul piéton ne visite. Vois ce blockhaus embusqué sous le lierre, grosse tortue dans le jardin enfant. La guerre passa sur ton pays. Et ces piles inutiles de pont, hors de Seine dressées... visage des bombes anglaises des temps récents qu'ont vécu les vieux témoins qu'encore aujourd'hui tu entends parler. Penche-toi sur l'humilité des espaces délaissés, enfants non désirés, nés de la substance vide qu'entre eux les grands ouvrages d'art ignorent. Pauvres zones dégradées, triangles inutiles d'herbe, rare en bordure des carrefours nouveaux érigés pour le flux routier, remblais, fossés de hasard, débordements de chantiers à peau gravillonneuse, bitumée par des plaques aléatoires, emmêlées de fils oxydés, de ronces minces à corps gris, semés d'emballages épars, de semi-sacs à ciment en surplus, solidifiés en mottes pliées comme sacs de farine figés par le méchant Merlin d'un village maudit, vêtus de haillons de papier fort en lèpre avancée. Désespoir des interstices, défaut des jointures, chutes, rebuts de l'industrielle société de loisirs et services, de loisirs serviles et de sévices. Anomalies de la voirie, imprécis calculs d'ingénieurs aliénés, en batteries exploités, chefs chargés de chantiers et de tâches planifiées, ployés sous les dépassements de temps facturé, sous le poids du métal monnaie, distordus par les tendons blanchâtres, les cartilages pauvres et déformés de l'humaine sollicitude en ses limites. Scories, pets foireux de la machine qui dévore l'espace-vie des prairies intactes. Zones gazées misérables au souffle des poids lourds de route, souillées du flux d'essence voiture, malheureuses plages polluées de bruit et d'absence piétonne, le vent glaçant sur les couloirs d'arrêt d'urgence par temps gris à quinze heures. Ces rejetons poussés dans un coin comme poussière surnuméraire, un ange de guerre blanc un jour les vengera ? Montrera qu'ils sont rebelles silencieux humbles, armée sans arroi qui ploie sous les pêchés du monde, marqueurs écologiques de la violence humaine faite au sol. Traces émouvantes des efforts pour exister à rebours de l'entropie. Sachets de chips, aplatis, déchirés de nourriture absente, cartonnage paraffiné des gobelets de coca piégés aux branches d'arbustes bas, miroitements répandus en traînées par

la fragmentation scintillante du verre securit, unités cubiques scindées sous le choc unique des vies menacées.

Apparition parfois d'une image de conquérant maladroit, taupe à regret sortie du chaud terrier, homme en tenue de bureau, argent de cheveux en couronne, blancheur de chemise à propreté froissée, rose crâne et fer mince de lunettes, implantant dans le bitume du trottoir de bord de route la hampe haute pesante de lumineux métal portant bannière de la concession d'automobiles allemandes luxueuses. N'ira pas ficher loin son étendard aux plis nacrés si clairs. L'aventure se monnaie sur le noir plateau du bureau commercial sobrement chargé d'un seul mince et lisse catalogue. L'horizon existe en les seuls jeux de miroirs de la concession où les lumières en plusieurs points disposées flattent les reflets des courbes carrossées. Odeur neuve des fauteuils d'accueil et gomme intacte des roues noires aux fins motifs, sur un dallage sans défaut comme une eau figée sans vagues ni ridages, où, baissant les yeux, je peux voir s'enfoncer le vertige montant des images du monde autour. Ce tenancier technocrate à ventre sédentaire doit-il être à mes yeux l'incarnation de la sujétion qui nous abat... de la mesure millimétrée du temps monétaire, de l'impossibilité de nier la facturation nécessaire de chaque instant du souffle vital... obligation de tuer pour pas mourir, conviction de la dette à toujours acquitter pour du groupe solidaire bénévolence mériter ? Jamais contrarier le parfait fonctionnement, perfectionné, de la divine écologie naturelle, où les prédatons enchâssées garantissent l'espèce intègre, stable assise où fonder nos bonheurs échafaudés, socle puissant qui me permet en cet instant même de tracer dans calme et confort ces mots conçus par l'ampleur d'une langue élaborée. Que jamais impie devant ne prononce le déviant adjectif, le contrenaturel, dont je forme avec répulsion, crainte, les sept maudites lettres, que je ne peux ici chuchoter que tremblant d'une voix atteinte altérée... m'entendez-vous dire cette pure chose obscène menaçant la fécondité de race ? «Gratuit», voilà ce qu'à peine je tire de ma bouche tendue... «gratuit»... ce petit corps décharné d'obscur chauve-souris infectante et laide...«gratuit»... quel horrible crachat raclé j'ose extirper de ma gorge insane...«gratuit»... monstre

mort-né dont le poids vers ma dissolution entraîne. Jamais donc dettes s'annuleront ? Tu entends par le gratuit braver la loi naturelle ? Trahison du clan. On te répond que rien naît gratuit. Que contrepartie donne équilibre. Toujours quelque chose est donc échangé. Ton gratuit demeure transaction, occulte, où jamais dans ce transit ne mets en danger tes vitaux intérêts. Tu sauves la peau, toujours. Oui je sauve peau et âme ! Par le don je m'allège et libère les lourds objets tassés entassés. Par le don je donne à tenter au diable. Me joue de l'équilibre de nature qui tranche et mord. Par le don j'invente, et hominise mon monde. Je me menace. Refuse de régler les comptes, refuse le dépôt de bilan. Refuse collaboration avec l'*alien* qui m'est dit «réel». Celui-ci même qui me nourrit. Je suis le mauvais payeur. «Un jour il faudra payer»... jamais. «Un jour, il faut mourir»... la mort n'est pas acquittement de la dette, ni les arriérés qui me dégénèrent. La mort aussi est don. Je donne mon souvenir, je donne mon corps, je m'échappe, répands, dissémine... « Un jour il faudra finir par payer ». La peur éteint la vie. Mort avant l'heure, écrasé par peur de mort. Étranglé par tenue des livres de compte, chair quadrillée par métal brûlant des grilles tarifs. Mon corps est système d'échanges, équilibre en qui à tout débit correspond crédit. Ne suis pas de gratuité constitué. Comment pouvoir la concevoir ? Je réclame de battre monnaie. Jamais ne sortirai de l'échange, input/output, de la balance. D'accord pour la dette, la finance, la facture... mais je bats monnaie et fixe taux. Indépendance économique. Je suis P.I.B. Mes pensées intérieures brutes sont unités monétaires. Un pays, je suis. Refus d'aliéner les richesses. Donnant, donnant. Toujours donnant. Commerce équitable. Venez trouver les produits qu'ailleurs on ne voit pas. Je suis pouvoir d'achat... Admirez ma riante principauté, sereine en ses frontières. Il y a des coutumes. Ne veux pas payer, ne pas être payé, fouetté... Souverain. Les «lois» du bruyant marché sont conséquences, torrent sans but dans les lits qu'on creuse. Le marché est un valet. Vous craint et rampera. Ne le tuez pas. Rendez-lui votre monnaie familière. Amadoué, il appréciera. Faites-vous coter. Existez. Monnaie rare et précieuse. Décrétez. Réglez. Cultivez royaume, soyez utile et bon à la commune. Résistez, elle a besoin. D'aucuns m'accusent de mentir à moi-même ? Jamais ne suis plus

sincère qu'en choisissant l'histoire. Chemin qu'il me sied. Voie que j'invente, construis. En rempart de la peur propagée de parole en parole. La rumeur des lois. Le corps marchand de l'opinion. La conformité dont d'autres ont besoin pour moissonner à pleins silos. Grain échappé. Non aspiré. Rescapé des trains de la mort, aux tonnes sacrifiées devenues objets.

Intéresse-toi aux interstices, où voilà que défaille la jointure. Porosité de la haute paroi du mur lisse. Elle te craint ni te hait. La goutte isolée n'est pas son affaire.. Marche au plus près de l'éléphant sans danger. Puise ta liberté dans le mobile anonymat, microguérillero. Bénévolent virus, en le système encapsulé. Homme humble à bord d'une barque de tes mains fabriquées. Inaperçu. Quidam qui sous le gris cache la rougeoyance richesse qui donne confort. Piéton qui dans l'ancienne Stamboul glisse en l'intimité du palais munificent. Passé par l'entrouverture de la rouge porte sombre de bois aussitôt rabattue par le domestique familial. Dans la douceur des métaux précieux, des tentes et tapis, enveloppée de brume de fumée parfumée, attend l'odalisque de tous inconnue, dont lui seul, visiteur accepté, voit s'ouvrir le coeur, le corps, et la torpeur des royaumes antiques loin venue. Baignée par silence où les rares mots survivent, s'établit la plénitude et la puissance de vie éclore, là où l'esprit sans interruption s'aventure, en un lieu qu'on ne peut nommer ni mesurer. Horizon qui n'est pas le ciel, échappées nouvelles d'un océan où densité de l'espace n'est pas celle de l'eau, chemins et rochers d'une forêt de mystère pailletée dont aucun soleil n'est source, ni obstacles ni dureté de l'écorce et des griffes de branches. Idéelle forêt où par une trouée t'accueille un désert à souffle brûlant, pur, ami de l'homme en chemin. Constellations en toi s'encerclent, tranquillité du voyage au travers des galaxies, enchaînements inopinés des hyperliens de l'univers conscient, propulsé en toi, te voilà guidé par le décor que tes phares en faisceau édifiant, une chimie pétillante et te baigne, te porte en ses nuances, donne à ton corps la joie égayant la masse agglutinée des neurones, en complexe paysages de profondeur, infini réseau de vallées, comment pourrais-tu te languir des inexpressives destinations affichées aux tableaux des allongés halls aériens. Pris dans les travées, fauteuils, couloirs et terminaux, embarqué, visé, bagage en soute que vois-

tu du fuselage argent perdu dans le grand décor où jamais oeil ne sentira son pouvoir stoppé. Je te vois moi d'en-bas, stocké par dizaines dans l'aéronef suivant le couloir, je mesure du regard l'espace qui nous sépare, j'évalue ton avancée, je sais te situer. Vers où tu vas, d'un effort minime, je sais penser, je sais ouest et sud, en mon espace tu passes, au large de mon territoire tu vogues, attendu, destiné, impuissant à dévier, redoutant la chute vers mon sol où la mort pointe ses toits et pylônes. Les trajectoires que tu laisses en suspension fixe dans l'air se constituent d'une matière stable que j'appelle temps. Je vois ton temps qui en brume d'eau pourrait sur mes jardins retomber. Je te vois exister et toi là haut, fusant, ne sais pas qui tu es. En place dans ma place, les avions passent et moi, immobile étendu jamais me lasse de jauger la fuite obligée. Mon respect reconnaissant n'est dû qu'à la course du soleil, notre majeure menace en qui le pouvoir de la nuit de glace demeure, endormie, lointaine, qui ne se peut craindre et pourtant nous tient domestiqués, en imploraison silencieuse d'un jour toujours neuf.

Le lien sacré manque. Nous connaissons l'intimité du feu blanc, possédons les outils de mesure de sa folie sans âme, possédons la pensée qui dépasse, englobe. La possibilité de la totale destruction s'envisage d'une pensée laconique et se résume à la mise en place de processus clairement identifiés, depuis longtemps indexés dans des bases de connaissances fortement structurées, batteries d'efficaces référentiels permettant l'échange de données au moyen de langages à balises étendues, quand la data trace le flux à vitesse de lumière jamais perçue, touche au coeur la cible sans déperdition. Tous les paquets, conteneurs et variables réalisent avec économie le travail d'adressage nécessaire. La *Seconde Vie* me fait rechérir la première. L'univers-code me dit combien vivant je suis, au pilotage du système complexe organique, par quintillions de fois testé depuis un temps que ne peux je préhendre. Génie d'atelier logiciel disséminé en cellules putrescibles. Glorieux archivage qui parvient à jamais subir l'absolu destruction. Ainsi doté, pourquoi douter ? Sentir moi périssable et flanchant ? La mortalité qui effare est instant nécessaire de durée. Avançant, j'explore le long d'un chemin d'origine indiscernée. Que vaste temps autour ! Fugace éclair de

vie court, il piquète le flux du monde, étoile morte avant sa lumière, phare unique de nuit marine. Que je m'assure, donc. Ma vie bien enchâssée, en position, solidement, au corps d'un phénomène au contours d'hypothèse. Je me pose, en posant question. M'établit sur les fondations du désir de savoir. Apaisons-nous ainsi, lorsqu'annonce est faite de notre peu de poids dans le chaudronnage de la matière que nous vivons. N'avons à porter le monde sur notre dos ployé, sommes Atlas d'une bulle que si légère, avec elle nous emporte. Happe la sagesse dans les yeux de ceux qui par mer s'engagent dans voyages tant de fois itérés. Tes minutes saisies dans la matrice comptable des jours qui stressent sont pour eux annexes babioles, verroteries en colifichets, objets amusants sautillant. En quel temps vivent-ils ? Pas le ruban qu'anxieux tu déroules, cet encours qu'inquiet par avance débite, ce viatique noué au creux du ventre serré et ne rien protège. Ne laisses pas le temps te mesurer, ce croque-mort de far-west. Impose-lui toi, unité viable unique, source de tout réel. Tes aïeux ont inventé le temps, il t'échoit, tu le portes, manipules, joues jongles avec. Savais-tu cette matière si plastique ? Savais-tu que le temps ne bat pas en toi, ne vois-tu pas en face un piètre outil de mesure, aimable astuce qui trompe les naïfs et donne aux quelques uns le serein pouvoir ? Conscients de la vigueur de fleuve qui nous est intérieure, nous constitue, à cela ne point déroger. Horaires et délais, c'est à ce pas là que dans le sang on marche. N'y sois pas. Rythme la force au temps qui te vient. Calé, décalé, laisse parler ta guise.

Défilés alignés d'hommes et femmes pas même porteurs d'uniformes. Compagnies salariées en avarie qui menace, bataillons des entreprises qui prennent. Objectif 2010 : chiffre d'affaires doublé. Objectif 1945 : îlot d'Iwo Jima - qui dans son nom contient la Bombe. Guerre des pacifiques réitère guerre du Pacifique. Beaucoup vont périr, mourir au monde... naissance inversée, dans les cris. Faire corps avec l'entreprise, même emprise dans le sable noir de l'îlot. Près de moi, 2007, trois suicides au technocentre de l'entreprise Renault. Ne laisse pas d'invisibles mains pratiquer la réquisition brutale du temps donné par la vie. Sauve ton temps, ta peau. Sois troupié désynchronisé qui d'impulsion nerveuse voulue, pose le pied plus tôt sur le sol de la parade massée. Sois improvisateur tissant

son libre motif sur la trame. Je ne demande pas que tu organises ton temps comme les optimisateurs te l'ordonnent. Je ne demande pas de gestion. Pour ne pas périr ployé, crée ton temps, invente ce que seul toi peux voir et comprendre. Navigue au large, pas dans les chenaux. Navigue où s'offre l'espace libre à ton génie sculpteur. Prend le retard, l'avance, amasse du temps, construis ton assise, délimite la sphère en quelle tu es dieu. Toujours maintenu en existence par l'inextinguible veilleuse, vaillante flammèche, animée, ondulant au creux de la native argile cuite. Place au dessus tes paumes, sens-tu la chaleur qui de ce point s'élève ? Depuis l'instant où sous le ciel tu as crié, plusieurs mois même avant, ce falot est ce que tu ne peux laisser mourir. Inchangé, vif, obstiné. Sois-lui fidèle. Ne le trahis pas, lui qui s'est donné à toi, voué à t'accompagner au plus loin. Ne dérois pas le plaisir qu'il a eu de se voir confier ton existence. Donne-lui du bonheur, nourris-le, tiens-le en éveil, aie pour lui des égards de père et mère, il est ton enfant, t'a vu naître et te vois grandir, est ton frère et ta soeur. C'est en toi qu'il espère. Rien d'autre ne peut le tenir vivant. Jamais ne l'oublie, souvent le visite, caresse la pensée que de lui tu maintiens, nourris-le, aie pour lui les égards fidèles qu'on manifeste à la fleur soignée, ne l'effraie ni le mutilé, sois reconnaissant de la force dont il te montre exemple. Le chétif lumignon te donne leçon de vie, t'enseigne et s'enseigne en toi, vous êtes ensemble, confondus dans la confiance, la naïve énergie native, pour qui les images du réel perçu jamais ne seront à mépriser. N'imaginez pas que la foi je veuille prêcher. La lampe à huile humble, suffisamment banale et visible, ne réclame pas de don, brûle, curieuse de vivre, chaleur en toi, en réjouissance de belles actions.

Sur ton visage le souci affleure et crispe sa main. Tu paies ainsi le tribut aux trop peu de visites rendues en l'endroit de ton sanctuaire intime. La vive lueur, amenuisée, persiste mais saigne de ton indifférence. Emporté par le monde en sa ronde, aperçois-tu les signes de ton nom s'estompant ? Décolorés, abrasés par l'érosion sociale qui sans intention, masse en déplacement d'air, soumet ta vérité au supplice, l'épuise, anémie, la fait se juger indigne. N'oublie pas, tu es cible bombardée, caressée, incisée par l'armada aux mille voix, jamais à court d'un tour dans son sac.

Attention, par les tripes t'attaque et vers l'enfer de foire polychrome t'entraîne. Procède à l'ouverture de ta boîte crânienne, se délecte de ta cervelle dispersée, sa nourriture. Jamais ne tue, a besoin de toi vivant, besoin de tes yeux que les affiches, bandeaux, spots et popups impressionnent, pellicules sensibles cent fois, mille fois le jour flashées. Ni bombes ni balles dans nos rues, mais l'invitation des souteneurs à venir posséder, non ce que tu désires, mais ce que d'autres cachés ont décidé. Snipers de la vente, doctorants cerveaux de solutions finales, pauvres salariés stressés en attente d'atteinte d'objectifs subjectifs, hommes libres, subversifs, qui choisissent leur destin, d'avions privés en demeures à l'écart du flux édifiées. Porte les mains martyr à tes tempes, écarte l'étau de son des discours d'info. Sors du simple. Retrouve-toi, porte-toi, parle à tous, accepte l'improviste, l'étranger débarquant, ne repousse pas le silence qui veut vivre en toi. Édifie joyeusement l'univers que tu aimes, accomplis à travers toi les plus beaux projets voulus par l'intelligence héritière des anciens les meilleurs. Établis ton campement observatoire et en amical voisinage élabore le chant qui te complaît. Nulle méfiance inutile ne t'empêchera d'aller au dehors et d'un visage intéressé accueillir l'apparition du marcheur inconnu. En traçant ces mots ces lignes, je construis l'endroit qui me convient. De belles planches que j'usine et assemble, sur la chaleur desquelles je pose le plat de la main, dont l'odeur m'encourage et protège. Blonds tas de sciure en lesquels abondants je réjouis l'espace de mes doigts. Mon atelier c'est là mon territoire, ma passion, fierté, comme nous tous j'appartiens à *homo faber*. Nous sommes femmes et hommes, ceux qui font, qui face au rien font devenir le quoi, établissent, imaginent, hominisent et transposent en mots la muette nature. Nous nous apparions, accouplons, oui, frénétiques fornicateurs poussés par l'obligation de peupler. Pas le besoin d'à l'autre se confier, livrer, dénuder, par le désir de se voir en ses yeux reflété, de se faire exister, le faire exister, qu'importe l'éventuelle divergence du chemin par chacun pris en suite. Le chaleureux foyer des peaux en accord en mouvement concerté, fait s'exhaler les contours et volumes de l'auberge qui marque l'étape. Nous établissons. Tissons nos filets sur la planète et ainsi le monde ensemble équipons. Qu'il soit vaste et dense pour que les trous de

la guerre jamais ne bloquent le flux le sang. Le malheur, la bêtise toujours se verront contournés et à la gorge par nos mailles étranglés, pitoyables s'amolliront vers l'inertie de la loque sans usage. Longtemps possiblement se débattront, encore d'un coup de griffe tuant, d'un sursaut de panique, d'agonie. Cinq, trente ans... mais au bout l'expiration survient. Pris dans la toile tissée dont nul esprit ne peut le plan tracer. A la reddition acculés, au rite suicidel, au retour sans gloire, à la mate condition commune ordinaire... ils auront tenté de sectionner nerfs et tendons de l'humaine vie répandue. La malheureux idiots, n'avoir pas vu l'universelle vigueur qui endiguer ne se peut, avoir cru domestiquer affaiblir la mauvaise herbe native, avoir ignoré la souterraine poussée des rhizomes, n'avoir pas compris la persistance de la régénération de la trame du monde, sa disparition impossible. Des Mayas mort nous pouvons lire aujourd'hui les pensées ! Inutiles, à contre-courant du temps, les prédateurs agissent. Que les Mayas aient pu sans prédation à leur summum parvenir, je n'y crois pas. Tous y sommes passés, d'occident à orient, nord à sud. Malgré cette fureur de sang délicieux, pur, éclatant, fumant des proies capturées, l'équilibre de la trame, nourrie de son flux versatile, a persisté, s'éployant sur une échelle de temps qui n'est pas à concevoir, au regard de laquelle empires, génocides et tentatives de brutale privation de vie semblent de breloques stupides, inutiles mouvements de parade, accès stériles de folie dont le rire méprisant, serait la seule épitaphe si la mémoire des victimes n'empêchait.

Le Koutouzov général de Tolstoï savait, lui qui dans l'anarchique endémie de la bataille savait la résistance de la trame partout subtendue en laquelle de la bataille se tisse l'issue, sans que les ordres état-majors importent. Le sous-jacent réseau c'est le cerveau sans mesure avec lequel ne peut rivaliser l'homme désigné chef d'armées. L'histoire millions de fois collective échappe au héros, homme seul, meneur prétendu. Que peut-il ? Incarner le flux perçu, s'en faire héraut, en traduire la consistance pour dire au peuple ce que ce peuple est. Homme opportun, jouet de la trame, en synthétise la substance, de cette puissance d'univers nourrit sa vie, volonté... chanceux lucide qui a trouvé la cache de l'anfractuosité par où sourd la source. Courir essoufflé mais donner l'impulsion qui fait

franchir la porte se fermant du wagon de queue. «Parvenir à prendre le bon train» a été dit de mille manières. Sur le dos de la baleine accroché, embarcation en courant favorable. Écoute vent, inspire senteurs, secoure tes yeux pour qu'enfin voient paysage et comprennent volumes, distances, unique dimension issue de la fusion de toutes. Casser les plats panneaux, les décors faux, mécanique enregistrement des formes extérieures par cônes et bâtonnets, pour aller converser avec le monde vu, s'y promener, en goûter la disposition, ressentir ce que les rapports sont, que la beauté naît de la relation d'un à l'autre, de l'équilibre établi par l'aléatoire des événements naturels et humains... jouir de la proportion, du rapport qui chante l'harmonie, droite ou tordue, la délicieuse teneur des intervalles où notre bonne sensibilité trouve à s'ébattre, s'éprouve, se voit vivante force nouvelle, en capacité de faire que le vide s'emplisse. Que par quelque chose ou rien occupé, parlant il devienne. Van Gogh ne pouvant aucun paysage muet peindre, aucun qui ne soit personnage... «[...]si je fais des paysages, il y aura toujours la-dedans traces de figures». «Ils étaient superbes ces arbres, je dirai presque qu'il y avait un drame dans chaque *figure*, je veux dire dans chaque arbre.» L'homme anime, Studios Disney, Van Gogh, peuple Bwaba, L'homme édifie : Neutra... De nouveau citons le Hollandais : « [...] mais pourtant je vois dans mon oeuvre un écho de ce qui m'a frappé, je vois que la nature m'a raconté quelque chose, m'a parlé que que je l'ai noté en sténographie.» Pourrions aussi interroger les mystiques et visionnaires emportés en vertiges et surconscience de vie sainte. En cette quête le crime nous paraîtra. Comme cet artiste indigne et habité qui propose un container climatisé où depuis trois ans un enfant prématuré vit sous perfusion, n'ayant pas grandi, toujours vivant, peut-être conscient. Ce container fait le tour du monde, malmené dans les ports, aéroports, lieux de douanes où l'auteur s'est plu à l'expédier. Et cet autre mortipète nous montrant des vaches enceinte sciées en deux en longueur, statues en coupe figées dans le formol putréfiant lentement. Les logisticiens des camps et charniers nazis, artistes aussi se revendiquer auraient pu. Que n'a-t-on en sculpture immortalisé la mort de ces paquets de membres agglomérés au fond des fosses ? Masse multiples, gorgones pâles et froides,

pluripodes, multicéphales, polymanes, non callipyges... agglutinées en guernicas de Picasso. Oui l'art n'est point valeur, nous devons le juger, subordonner à l'humain, à la morale de l'acceptable, à la bonté, beauté, raison et au refus de la destruction qui ne propose qu'elle-même. Nous avons devoir de statuer, d'éviter les malfaisantes zones de la trame, de jamais les séductions n'en propager. Qu'il soit pardonné à ces être salis, souffrants, grillant de vengeance, qu'il soit pardonné pour les mieux voir au travers du prisme pur de notre haine absente. Rayon qui foudroie l'infâme. Le laisse en loques. Submerge, emporte dans le flux, phagocyté, jamais oublié, au ban, à l'index, banni enfermé dans les parois lisses du puits : du diamant que ses griffes accrocher ne peuvent. De haine dégorgera l'infâme, en flux noir graillonneux, boue grise tiède fade, le pus sanglant. Vidé de soi. Enveloppe molle expirant l'imploraison, abcès mûr éclaté sous sa pression même. Qui à nous ne pèse, qui sommes l'avenir, légers de n'être rongés de rancune aucune.

Quelle tension sortie des visages tirés de muscles. Exhibition, inhibition, en relief ou en creux ? Sanglés de l'intérieur, marqués sont les traits, joues blêmes, frais cernes creusants, bouches serrées comme sphincters, fronts d'os. Aspirés, serrés, labourés bouffis de lignes creusées comme si au fond du corps un trou nocturne affolant, spatial, ne cessait de réclamer son tribut, bouche lipposuçante, qui fait de ces êtres des masques en contracture, en tétanos de basse intensité vibrants d'une rampante inquiétude sans nom ni origine. Les voici alignés le long des tables de réunion, de communion salariée, profils de médailles staliniennes, de gnomes noués, brillant dans les yeux caves ou saillants d'une peur prête à jaillir, frapper griffer, estamper durement l'osseuse et molle surface visagière. Emboutis par l'attente de l'inconnu, incertitude, ignorance, le besoin du réconfort venu de la douce grande maternalité. Mâchoires verrouillées comme étaux d'établis, sourires de panique grimacée, déformation crispée du masque au point de faire entrevoir le crâne comme déjà prêt pour la vitrine anthropologique des têtes réduites d'Amazonie. Petites gens arc-boutées sur le pécule cognitif sensoriel qui vaillamment tentent face au monde intensément nouveau de faire bonne figure. Rongés par l'eux-même qui au-dedans gémit, en sa prison opaque étroite.

Pauvres pur-sangs encagés, à force anémiés, qui pourraient auraient pu, échapper, galoper plus loin que la pensée pour émerveiller tout alentour, et dérouler un monde échevelé de spirales montantes, de jubilantes jungles nourrissantes... mais non. Impulsion en boîte bloquée. Pas même ne se cogne. Peur d'elle-même. Bégaie l'allumage. Reporte le feu, en attente mouillée stagnante d'un carburant qui s'enfièle, s'amertume, intoxique. On voudrait dire que la crainte infraphysique de la cessation de vie nourrit ces rictus, physionomies ravagées de stigmates, ravinées par la sournoise peur de soi face à l'autre. Est-ce vraiment le substrat ? Ne sommes-nous rudimentaires cerveaux de grenouilles, oiseaux, chiens en alerte face à l'indéchiffré ? Systèmes nerveux simples en panique réflexe ? Timidité jamais guérie de l'enfance initiale, forfanteries, vantardises éperdues pour voiler la débâcle nue, efflanquée, courante pâle de chairs sous l'eau le vent, le semi-froid abrutissant des pluies dont l'humidité en le corps insinuée jamais se résorbe. Corruption des os, de leur moelle. Dispositifs de dissimulation et compensation où vibre dans la profondeur les mélancolies errantes de l'inabouti, du regret d'inaccompli. Lutte solitaire pour s'arracher au face à face intime. Nier le chemin sur lequel à pieds précipités, lourds gonflés, brûlants de cloques déchirées, on dévale, en faute, en débandade de terreur venue de l'insondable origine. Que le vin ruisselle, bulles de champagne léger glacé, ingestion de chimie grésillant les muqueuses enhardies, anémiées. Assouplissement des muscles tendus sur l'os, retour du sang vivant dans les chairs irriguées. Enthousiasme en montée de speed, trop de mots, volubiles qui se volatent, projets qui se cascadenent au plus haut jusqu'à la chute ignorées de tous, comme entassement de cagettes par le vent démontés sur les parkings arrière des surface de vente, connivences bruyantes gagnées d'avance, dont les échos jamais à quiconque ne parviendront, évaporation de tout réel. Effusions. Chaleur du groupe baignées dans la caresse des paroles, et réciproque amour de soi. Logorrhée des récents rescapés, comme de la sanie projetée sous pression, les futurs bannis jetés dans l'ultime et fatal

essai de conciliation d'autrui à soi. Quelle soudaine cessation de vigilance, quelle enfance !¹

Halo, condensation d'espoir petitement se densifie, le bain éthéré d'une possible vie bienheureuse, où ni mort, jalousie, non plus que convoitise. Fragile nativité de l'ectoplasme dans la pièce où les sourires se font de la chaleur. Tout ensemble ce modeste groupe rejoue l'insouciance des soirées tribales d'après la chasse fructueuse. Ce frisson d'allégresse vibronne dans les corps au sortir des cultes de l'hebdomas ... jambes des enfants qui courent se cachent, échanges de mots amusants où chacun, enfin, existe avec aisance dans les contours de son personnage et même en fanfaronne. Il y a émotion à constater cette émulsion, à en saisir la pureté ordinaire, en comprendre le caractère éphémère, à observer la bonne face pas méchante de la bien pauvre dolente humanité, en parure de liesse naïve, en répit, en shoot de chimie neuronale, dispersion de l'encens lourd des phéromones, montée fleurissante des hormones blanches. Moment qui fanera. Sans douleur dans le mouvement de la vie à continuer, du retour à la grille des programmes... trop de danger à poursuivre les contrées inconnues de l'amour d'être soi ensemble. Le risque est là d'ébrécher sa faïence accumulée, de sentir ses viscères traversées, d'un jour devenir animal errant sans quête possible. Tyrannie du caporal Ego, conscience en deal avec le vital flux de survie. Peur de se donner par morceaux, ne plus être soi, devenir homme-tronc sans refuge ni paix. Préservation du capital de départ, l'objet qui est nous, trésor inviolable qui demande soins nourriture. Les saints font-ils mieux que nous ? La mort d'Ego assouvit Narcisse. Accomplissement de l'individu qui se résout en son démembrement même. Non, la lumière avare nous parle et nous retient. Ne jamais lâcher l'essence. Demeurer. Inhabiter. Continue d'être la brique d'ensemble. Tenir. A l'érosion résister. Eros rester. Garder forme de sa trace initiale, afficher le polissage des épreuves... demeurer de longs siècles après, décryptable. Il s'ébattent en fêtes, festivals, divertissements et shows retransmis. Écroulement sans retour de leur matière intime, liqueur sans prix. Se gavent et vident, amassent la perte, dans le tournoi des carrousels sans pardon. Épuisent la fontaine

1 05-03-2007

d'enfance, deviennent le monde et font injure au don qu'ils reçurent. Gloutonnerie qui les laissera exsangues, écoeurés, damnés à jamais ne trouver ni comprendre, au monde reprendre, réintégrer. Désintégré, titubants, hébétés, anxieux, violents, dans les contrées menaçantes inconnues... aliénés malheureux jetés des routes au hasard. Sachez les accueillir si un jour à votre seuil se heurtent. Peur du froid sans autres corps autour, sevrés d'approbations conseils, livrés à leur eux-même dilapidé. En faiblesse de détresse, tremblants de l'addiction au pouvoir de dominer, vidés par le manque, désaffectés, criblés, moulus, tétaniques le sang corrompu de fièvre. L'allégeance du frère ou sœur de race s'avère vitale, urgente pour que s'enraie le processus d'effacement qui les emporte, ne laissant d'eux qu'à peine l'ossature de guingois d'un cintre d'habit en fer filé. Devenus anonymes objets de rebut, dékystés de leurs chauds refuges de familles et proches, solitaires plus que les hauts arbres d'hiver sur la neige de guerre. Noués à cette humanité souffrante et gaie, ne pouvons bien longtemps prospérer sans miroirs de regards... à qui destiner notre beauté ou laideur, pour qui être nous, à qui bon ? Il fait chaud dans le nid puant où le clan se terre, la sueur glue sur les peaux, fermentations des replis des corps pileux, le fin beurre naturel suinté des orifices inférieurs... onguents et moiteurs où nous retrouvons le biosystème d'où nous fûmes engendrés, avons mûri, éclos, tiré à boire le lait saturé nourrissant. Exventrés, décordonnés, luisants hurlants de cris de rats, poches de sang cramoisies à globes amblyopes, engorgés de glaire et substances...trop loin de cela ne pouvons aller. De cette malheureuse matière molle, petite argile en dépendance, menace puissante dont la vigueur est à redouter, chose à modeler déformer, en corsets et attelles d'acier à contraindre, à coups de murs et trottoirs cabosser, percer de mots inutiles, à retarder par le poids d'une pensée morte. Combien de mal est fait à ces petits cartilages venus de nos entrailles mêmes. Nés dans la normalité bienfaisante et joyeuse, les voici dans la peur immergés, dans l'ignorance et la détresse des égos, ouverts à vif, impuissants à se concevoir, mouches mille fois au carreau reconnées, les voici mazouté au malheur des grands. Grand gâchis qui pourrait se nommer génocide et donner à penser que les avortés seraient à nommer

"rescapés". Massacre d'enfants dans l'incubateur familial déconnant, agrippés, tirés, aspirés par la bouche grande ogresque. Chair à parents. A médecins plus que moliéresques. À nazis de la nécessité matérielle, de la nazie cécité, qui modèlent sous les horions le nouvel homme, le nouveau visage, boxé, tuméfié, simulacre des belles gens célèbres du monde grimaçant qui en attaques synchrones se vend dans tous les possibles trous du corps de la cible. Il faut les bêtailler dès le plus jeune âge pour que cela soye ensuite rentable. Pour qu'ils rendent du plus fond de leur tripes, bénéfice de juteux vomi ensuite par eux léché. Idée de génie pur que de leur faire fabriquer ce qu'ensuite vont devoir acheter. Double peine, affectés au temps du travail puis ensuite rendus au temps de l'achat. Reste leur le sommeil pour vivre ? Et surtout quand acheter ne pourront, les écraser sous la honte, tant ils auront besoin d'être comme les uns les autres, se rassembler pour mieux ressembler, pour quelqu'un devenir. Plus la honte provoqueras, plus gros argent ratisseras. Qu'ils se sentent sales, vieux, dégoûtants immondes à voir et toucher. Que jamais le repos ne trouvent, que jamais ne s'aiment et que tu leur par ton geste tendes le salut à portée de monnaie. Pour dix euros de versements de sang mensuel pendant siècles cinq, le pouvoir enfin d'exister leur sera promis. Crédibles enfin seront. Que leurs toutes forces, leur vitalité la plus belle, le système incultivé de leur capacité à vivre soient captés en jets roides et chauds dans la grosse besace du malin compère. Qu'ils courent, ahanent, expirent à faire tourner la roue d'où tu récupères le précieux flux qui te protège et t'élève. Optimise tes résultats et surtout ne les considère pas autrement que comme matière, masse à gérer, aveugle métal en flux dans le moule à canaliser, à ne voir d'eux que curseurs gradués sur lesquels ta pertinence et intelligente décision en tout calme exercer. La matière que tu palettises ne sont pas tes cargaisons, stock, fret... illusion, tu le sais. La matière vraie brute, que toi transformes, sont ceux-ci qui vers toi viennent, charnier vivant où tu puises, munificent souverain. Ne crains ni jugement ni jacquerie, le monde où tu vis par eux nullement jamais n'est soupçonné ni conçu. Ne posséderont jamais les clés du long chemin, labyrinthe sans parois peuplé de voix, conventions, coups d'oeil. Et les révoltés rarement émergés, tu convertis et soudoies et même

de certains fais tes égaux. D'un sang nouveau les dynasties se revigorent... Attaque sans attente, acquis t'est l'avantage. Par milliers produits ces affiches montrant l'adolescent à longs blonds cheveux qui sur le manche de la guitare un électrique solo exécute. Imprime les mots «Et s'il devenait aussi doué en physique chimie ?» Promotionne ainsi les intérêts de ton client, cette entreprise de commerce qui vend des cours de soutien scolaire à domicile. N'hésite pas de la sorte à briser le meilleur. Ou alors prudence accrue de ta part s'il s'avère qu'un jour l'ex-adolescent, engagé dans une carrière de marketing managérial où il «assure la mise en place d'un nouveau programme de croissance», vienne brûler ton opulente maison, ou, plus vraisemblable, rachète ton entreprise moyenne et te jette au chômage au terme d'une opération d'ordinaire downsizing social. Profite pendant qu'encore tu le peux de la peur productive, douce, violente, inflexible larvée à laquelle soumis, assoiffés de possessor, viennent laper les salariés que tu emploies. Les malheureux sans carcasse, modelages muets face aux questions du monde issues, interloqués en guenilles mentales, crispés par l'effort improductif de comprendre les mots, sons, signes de la vie, ils fidèlement importent et reproduisent dans l'espace malheureux de leurs heures intimes les impératifs d'efficacité économiques appris dans les usines et bureaux. Familles irrigués ainsi par la performance, le «juste à temps », le contrôle qualité, le service level agreement. Générations de volailles en addiction de bon grain flambant jaune, dans leurs enclos protégées mais d'une minutieuse méfiance, attentives à, et vivant pour, « ne pas se faire avoir ». L'évocation de ceci n'est-il pas comique, source d'un rire muet déçu qui ne peut qu'à la fin ronger celui en secoue ses entrailles. Les poules ont le droit d'avoir la vie, pour le salut² de quelqu'un qui un jour la batterie fuiront pour humaines devenir.

Je raconte une histoire désagréable du monde aujourd'hui. Sarkozy serait susceptible d'un jour devenir président de la république V^e française. Je demande un Grosz pour nous avertir en vain. Faudra-t-il quitter la France territoire ? Rejoindre un continent de millions milliards d'indifférents inconnus ? Plonger dans la

2 19-03-2007

chaleur humaine ibère, afro-indienne de l'Amérique au sud placée ? Quelles harangues hurlantes faudra-t-il supporter sur les images des terminaux mobiles ? Le marché dessus nous marchera. Effacement des zebra-crossings qui auront jadis arrêté le flux. Lavage de mémoire, «France d'après», la bombe, le déluge. Suppression du passé. Ne vaudra que l'après construit par le nabot en souffrance de joie de pouvoir. Nous est proposé le suicide en masse d'une secte nouvelle, l'efficience en tout favorisé. L'inculture de l'homme-client. «Pouvoir d'achat»... entendez-vous ces mots ? Qui achète existe. Petit adulte enfant, vois-tu que la seule force qui t'est tolérée monnaie se nomme ?

Visages inquiets mécontents... vagues regards derrière le matinal d'un volant, dans le gris de l'habit, le renforcement froncé de la moue de lippe, les brefs envois de regard soupçonneux, craintif comptable aux aguets, l'insulte acrimonieuse flottant dans le baquet mental. Nulle générosité, tristesse de soi qui rampe et sape. Tandis que l'onde radio fait fleuve de sensations... simple discours attrape-oreilles, ne jamais laisser le temps, ne ménager que le seul impartit par les horaires des messages promotionnels dégorgés du chapeau des nouveaux forains, par flots tendus de bande sonore compacte et continue. Que les inflexions des voix t'indiquent le moment de rire, t'étonner, indigner... une baguette un cerceau sont donc tendus. Et ton esprit caniche ne peut, le malheureux, que pirouetter et bondir à demande, joyeux de bien faire, peureux de ne pas comprendre, effrayé de déplaire et de risquer. Le chemin t'est montré, une main pousse ton dos, une autre veut s'essayer à la caresse de ta faim, ton désir, ta fatigue. Ainsi le repos, la certitude, l'éclairement du monde opaque te sont promis offerts, au seul prix de ta non-action. De la douce modification de la source de ton code, de ton héritage légué, en tes gênes assemblé. Comme c'est peu cher, te semble-t-il. Comme c'est agréable. Ces mains assurées qui transportent et soignent, cette force d'onde et flux de datas qui dans l'instantané sont là en prise de relais. De toi n'est plus question. Mais tu souriras de croire te retrouver, te sentir vivant, en marche propulsé dans un monde enfin stabilisé amical, où ton avis enfin en puissance peut s'exercer, un monde – auras-tu honte en le découvrant ? – à ta mesure. Stricte enveloppe taillée aux contours de ta vie, flux d'images et sons à

l'ergonomie suradaptée puisqu'on de plus en plus finement désormais sait te connaître. Tu es profil et pour toi, seulement pour toi – et non par bonté – on élabore l'enveloppant fauteuil où tu va éprouver la vie de tes instants de patient, sans plus jamais pouvoir, ni l'envie avoir de, t'en relever. En extase désormais sur ce chariot d'opérations neurocognitives tu vogueras, en périple aléatoire et pourtant dans lequel fermement chaque voie sera bellement aménagée.³ Te voilà consommateur consommé. "60 millions de consommés" devrait titrer le magazine dont peut-être un jour tu as les bancs d'essai consultés. Sommé d'exister. Pas d'achat, pas de pouvoir. Avoue qu'en voyant l'autre jour les deux gardes du corps, en noir de lunettes et habits, au cheveux luisants courts, sortir en milieu de carrefour de la berline à vitres obscures garée devant la villa, avoue que tu as du admettre que le gros argent, la possession de grande dimension faisait évoluer dans un univers en surcouche du tien, dans un azur de supersonique où les nuages bas sont ignorés. Avoue que le débat civil, domestique, les soubresauts des annonces politiques, l'actualité des linéaires de vente, la rumeur des télétransmissions et web, ce que la vie coûte, le coût de la vie, les coups, jamais n'appartiennent au monde entrevu des absents qui en cette villa vivent. En repassant un lendemain, tu auras vu de plus un avant-bras, une main effacée, rabattant le volet. Immobilité du silence installé, masse de murs blancs que tu ne peux nier, épanouissement de l'édifice par ses fondations assurées, en sécurité d'un maillage virtuel fort de ses lointaines amarres planétaires. Enrobée de la grâce et bienveillance du bourdonnement inaperçu du flux du paiement des sommes demandées. Avoue que l'image immédiate, violente, archétype, du long véhicule noir aux reflets domptés, et des servants en parfaits costumes, t'a fait dans le ventre nouer la perception non discutable d'appartenir à l'un des groupes sociaux nombreux en strates s'activant leur vie durant à fonctionner comme amortisseurs de roue, dispositifs invisibles au cœur du matelas qui repos et bonheur facilite. Pour eux, as-tu songé, la vie se fait droite, spacieuse, à dimension que jamais tu n'as éprouvée. Cette menace de la guerre, pénurie pétrolière, du non-emploi qui a construit ton

3 11-04-2007

enfance, ta jeunesse, jamais n'a été rien d'autre pour les gens à longue voiture lisse à reflets neufs d'éclats blancs de lumière de jour polie, jamais n'été rien d'autre qu'une fiction rumeur lointaine, l'une des pièces du puzzle existentiel, l'une de ces pièces de coin de haut ou bas qui l'image ne mange pas. Certes oui, tu peux supposer que la vie des grands prédateurs à rondes pupilles béton-bleu fixes oblige à mener des luttes indignes, à maintenir une exténuante attention jamais lâchée de sentinelle d'arsenal, à maintenir éveillée efficace nuit et jour, ce sens précieux du réel, cette lésine, qu'en bas théâtralement on dénonce naïvement du nom de «mesquinerie». Pas de gesticulations pour l'estrade, pas de temps pour les damiers d'Arlequin, ni masque grossiers colorés. Le seul silence de la vitale nécessité de maintenir la tension du flux, des pipelines fiduciaires pluggés sur la robuste et lourde machine. Ni gloire, honte, évidemment, ne flotte en ces lieux. Ne sont que technique en gestes produits, muettes nécessités, palpitations de pompe... estomac ne pense, n'hésite. Sucs agissent et digèrent. La destruction de l'arrivant ne se négocie pas. as-tu conscience de l'immoralité parfaitement formée de ces mots qui ta vie tout au long te sont revenus, pénétrés en radiations par les journaux radiotélé ? Indice du coût de la vie? Redéchiffre, pense à haute voix, prononce encore. Depuis 15, 30, 60 ans, les voix accomplissent le rituel de dire ce verset de jour en jour pareillement ponctué. Ouvre tes outils véritables, déchire la membrane voilant les tympans qui font de toi un humain libre et dangereux... la vie aurait donc ainsi un «coût» ? Le vie pèserait de son poids néfaste sur la bonne santé des groupes humains. La vie donc est lourde, pas trop ne doit peser, pas trop exister ne doit. La vie coûte, elle est handicap, sanction punition, héritage maudit du Pêché chrétien. Elle est gênante, elle empêche, embarrasse. On tente de limiter les effets de ce poids mort. Trop de vie ferait couler l'embarcation. Trop d'animaux dans l'Arche. Unique remède à cette invasion, la force de tuer donnée par la pouvoir d'achat. Le pouvoir Dachau. Augmenter plus encore le pouvoir d'achat pour parvenir à réduire le coût de la vie. A lui briser le cou. Tirez! Feu à volonté. La vie est trop chère nous crient les affiches. Supprimez la vie. Qu'elle devienne au plus vite comme cet homme de 78 ans, effondré sur le gravier de son

jardin, le visage en sang grumeleux, appelant au secours dans le silence de la ville pavillonnaire par lui choisie pour abriter son égoïsme et son plaisir de posséder. Ce résidu déplaisant qui rampe, le bassin tordu... d'aller le secourir constitue un coût qu'il n'est pas agréable, ni même utile de prendre en charge. Le moindre coût serait de ne pas entendre les appels sinistres du blessé, de laisser le froid, le vent agir comme il est naturel. La vie en cessation est d'une rentabilité meilleure. Réduisez au silence le coût de la vie, étranglez ces gémissements insupportables de vieux podagre nauséabond, laissez ce lésineur crever sur le gravier, laissez-le gratter le ciment de l'escalier de la pointe des ses escarpins de cuir noir obsolètes démodés. Qu'il expire et allège le coût qu'il nous fait subir. Amen.

Quels dégâts engendrés par ces voix multi-diffusées qui promeuvent la recherche du pouvoir d'achat et nous enferment dans la certitude que le bonheur ne peut que par acquisition d'objets extérieurs s'atteindre. À la merci nous voici de la rancoeur, déception, convoitise, crises nerveuses de larmes et cris du désir capricieux non satisfait. Crise de l'angoisse de celui qui échoue à parvenir. Remercions Aldous Huxley et d'autres encore de tenter de nettoyer les portes de la perception. Cessons un instant de gémir, banqueter ou dormir, pour nous lever voir se déplier les nouveaux paysages par lui proposés. Ne semble-t-on point contempler le reflet familier du monde chaque jour vécu, lorsque du loin des années 1950 il dit ainsi :

« La philosophie implicite dans la publicité moderne (source d'où des millions de gens dérivent à présent leur *Weltanschauung*) est une forme spéciale d'hédonisme. Le bonheur, nous apprennent les auteurs de réclames, doit être poursuivi comme un fin en soi, et il n'y a d'autre bonheur que celui qui nous vient de l'extérieur, comme résultat de l'acquisition de l'un des produits de la technologie en progrès. »

Ainsi donc sont nourris panique et frénésie que sur les visages en course de quête autour de moi je vois. Le repos qui est répété leur est acquis lorsque seulement le

but par d'autres qu'eux fixé semble atteint, en conformité avec l'opinion qu'ils se figurent être celle du groupe social immédiatement supérieur à eux. Chacun s'essaie à devenir ce qu'il jamais sera, à rallier le monde-modèle en une tension d'où procèdent ce qu'il identifie comme joies et peines, victoires défaites. Il ne convient pas de rester soi. Il ne convient pas d'être immobile. Qui ne bouge pas, change pas. Le salut dans la course vers l'absence de mort s'obtient en ne cessant de changer. Le progrès ne vaut que s'il se fait visible. N'a valeur ce que les autres autour toucher peuvent, ce qui leur envie provoquera, leur étonnement, louanges, sourires et hourras de joie flatteuse fera se déclencher. Il t'est demandé de changer, de renouveler ton équipement, de désapprendre à réparer, savoir acquérir et remplacer, rejeter la routine, le chemin... de regarder non plus que d'écouter pendant un temps trop long. La durée t'est reprochée du nom de lenteur. Est énergique celui seulement qui modifie ce qui l'environne, déplace des objets, se transporte visiblement sur d'évidentes longues distances d'un point vers un autre point. L'homme silencieux, aux gestes rares, se voit au mieux qualifié d'énigmatique et sinon pour le reste relégué dans l'appentis, immense pourtant et vastement peuplé, où sont concentrés les charges inutiles, éléments de peu de rentabilité, individus aux stigmates redoutés par le pragmatisme.

Quel ricanement silencieux souligné de sourire doit éclore dans le système cognitif de celui qui possède les actions nombreuses de la transnationale commercialisant chaussures de sport et loisir, lorsqu'il voit la marque de ces mêmes chaussures aux pieds du groupe d'adolescents collégiens qui devant lui traverse la rue. Lorsqu'il voit le logotype nettement visible aux talons de cette passagère de scooter. Le piège mis en place par le management de l'entreprise fonctionne bellement, attirant à lui des nombrables alevins. Par la puissance du vouloir commercial, il a contraint ces êtres pensants à s'équiper du modèle dont la vente par millions lui apportera le bien-être matériel surdimensionné qu'il vise. Il aura contraint des corps, des intimités inaliénables, à s'enfermer dans une forme dont l'approvisionnement, la fabrication de lui dépendent. Pieds incarcérés dans son vouloir tout-puissant. Du besoin de se protéger du froid, de la boue, de l'aspérité blessante des sols, il récupère ainsi la

bonne manne abondante à laquelle grâce, pour lui, boues et sols froids n'appartiennent plus aux blessures vécues. Lui reprochera-t-on de sa vie vouloir améliorer ? Non pas. Haïrons-nous en lui la soumission qu'il impose aux corps ? Mépriserons-nous ses « campagnes produits » du neuromarketing issues ? Avec entrain, oui, nous le ferons, en songeant aux chaussures logotypées que nous mêmes chausserons bientôt pour sortir du logis. Logotype sur lequel cependant avons apposé l'oblitération de traits noirs de marqueur. Ce manufacturier a raison de pousser son affaire, nous autres raison de le désigner comme la menace. Des ces intérêts divergents résulte la vie vécue. Faut-il donc maintenant à notre entendement faire admettre la possibilité quantique de l'état à la fois bon et mauvais de tout objet ? Cette réalité conçue où la plus petite unité d'une machine en calcul peut signifier simultanément la valeur zéro et la valeur un. Débâcle de la binarité de la mécanique alternée. Ce qui donc détermine le vrai et le faux, est non point l'objectif état du réel extérieur tel que perçu, mais bien le choix que j'en fais. Il importe de cesser de légiférer ainsi. De s'obliger à vivre avec la conscience que l'un et l'autre, en opposition d'intérêts, peuvent chacun affirmer, raisonnablement et à bon droit, que leur position est honnête et défendable. Le temps est nécessaire maintenant de la création de situations nouvelles par l'abnégation et l'acceptation de l'accord de compromis, par l'abandon d'une partie aimée de soi-même, par l'impossibilité du triomphe, par la blessure où saigne l'amour de soi, par où saigne l'amour qui dut nous être donné dans le lointain avant par le souffle aimant de père ou mère pour nous penché. Il nous faut donc déposséder. Cesser de serrer. Être bafoué. Sans honneur avancer. En simple rayonnement de sourire béat. D'une fierté qui n'est pas celle qu'on nous enseigne. En âme ouverte à la possibilité de tout, en confiance de son humble soi, d'un regard, d'une pensée dont l'abondante présence, dont le flux viendra l'autre environner, combler, lui ouvrant si grand le paysage que la querelle y deviendra un souffle simple de brise envolée, le craquettement d'une cigale en multitude, le détail d'une riche vue où toute la vie forme tableau, vibrante du renouvellement de ses innombrables synchronismes, du parcours benoît des plus minuscules agents du vivant, le panorama manquant qui donne aux

pupilles et poumons la perception de leurs insoupçonnées capacités. Vais-je finir par dire enfin sans peur de la réprobation que l'action t'engouffre dans un terrier d'où jamais ne sortiras, que dans cet épuisement dirigé de ta vie unique, tu perds le bonheur et le pouvoir de l'universel ? Vais-je donc donner à entendre Saint Thomas d'Aquin ? Prôner l'action comme le moyen seulement de parvenir à enfin contempler le monde, être en lui avec lui, en voyage porté dans son flux comme élément naturel de son devenir, une gaie molécule en liberté dans le tout à la constitution duquel, autonome et dense, la voici participant. J'envisage ainsi le destin de la perle d'eau prise en le fleuve, projetée dans la brume des chutes, sur une feuille de fougère ensoleillée retombée, en vapeur montée, matière de nuage, et de nouveau dans le cycle par la pluie en chute vers le sol de la Terre. Elle ne résiste à rien et rien à elle ne résiste. Porteuse de la puissance du flux, par lui portée, jamais son nom n'oublie, son chez-elle c'est elle. Tu es ton chez-toi, le baluchon nécessaire n'est plus que menu, l'imprévu perd son nom, asphyxié par le peu d'expectation que tu diffuses. En fardeau absent, vois-tu comme grand, et plus encore, ton esprit en corolle s'épand, riche fleur tournesolaire à volonté qui se nourrit de cela que les mondes univers eux-mêmes ne peuvent contenir, de cela qui les dépasse, effare, les éblouit. Devra-t-on nommer "paix intérieure" ce voyage panoramique où le chaos du monde perçu, tout en restant chaos vivace, en toi s'agence te manipule ? Où la liberté de construire t'est de nouveau donnée. Cette liberté même dont la formule simple et bonne a été faite secrète et damnatrice par ceux qui ont inventé l'histoire de l'homme et de la femme. Ont-ils, instinctifs ou cyniques, estimé nécessaire cette fable pour assembler l'épars troupeau, éperdu d'anarchie, de suicide, décimé par la prédation mutuelle, humanité répandue qui stagne et se déverse comme en les peintures de Dix, Bosch, Grosz, Beckmann ? Dieu fut-il cette camisole mentale conçue par les Sages Pères des nations ? Sans lui chaque jour le vent des fous sur villes et campagnes aurait son souffle passé, de carnivals en carnivals en carnages plus nombreux encore que les pages numérotées des éphémérides éparpillés au sol dans la fureur du pillage, de la sanglante liturgie des orgies de panique où les hommes en masses débandées sillonnent

hagards et brûlants les rues aux boutiques éventrées, où chaque assassin trouve une victime en son coin, duos, trios, petits attroupements de viols collectifs où les acteurs assemblés hurlent au mieux de la fureur de leurs gosiers, de leurs enveloppes de chairs et squelettes, gesticulant de loin, jolies poupées disloquées qui s'agitent en grandes bouches orifices de têtes en bois de guignol, de masques anciens grecs, ouverture noire, gouffres d'où vient le vent, petits cliquetis de la grande automate lancée sans brides aucune en zigzags mécaniques, à grand pas dont nul ne peut ni empêcher ni prévoir la bohème, fissurant par jeu sans joie les fondations des continents déchus de la paix prospère. Et que toutes les villes défoncées, les lieux de saccage invécus au pire même des couloirs les plus fermés des cures psychiatriques sans retour, tous ces lieux voudront ressembler au Berlin de l'an 19 du siècle 20, tel que la voix de Grosz nous le remonte :

« Les façades perdaient leur crépi, les carreaux des fenêtres étaient brisés, les stores métalliques de nombreuses boutiques avaient fini par tomber tout seuls, et derrière les vitres encrassées, on apercevait des articles factices en carton qui croulaient sous la poussière. »

L'avenir que nous risquons ne s'exhale pas mieux qu'en ces mots. Le dépôt du bilan peut un jour ainsi nous apparaître, aux lueurs fatiguées, blanc pollué, des longues avenues en pénurie assommées. On voudra lutter contre la venue menacée de cette entropie. On voudra des villes urbaniser, de longs jardins publics aménager, donner à tous du sport et voir les lignes synchrones des rameurs d'aviron filer en finesse au miroir du fleuve dépollué. On voudra bâtir des cités pour les vies sans nuages des personnages d'esquisses, les peuples du monde se verront converger vers les blancs pavillons des expositions universelles, joyeux et fiers des claquements des drapeaux aux sommets des mâts alignés. Nos enfants joueront dans l'eau bleue des bassins des piscines publiques offertes à tous en plein air au soleil. Le savoir et la bonté grandiront ensemble sur les pelouses des campus des grandes universités nombreuses. Nous voudrions aussi en ce cas l'installation

de massives statues, d'allégories puissantes isolées en leur piedestal, chantant en un mouvement lyrique, unanime, tous les bons espoirs de notre peuple assemblé. Nous aurons des hommes et femmes aux yeux vides et clairs, marchant d'un même genou avancé en direction des glorieux champs futurs du rayonnement de nos arts et sciences, industries et plaines agricoles, contrées où les dieux seront chacun de nous. Pectoraux et seins tendus comme le métal des cuirasses, affrontés par un vent qui jamais ne pourra leurs sourires ni leurs yeux abattre. Nos idoles amies verront glisser sur elles sans dommage les déclinés et renaissances ondulant le flux vigoureux du genre humain. Elles appelleront pour longtemps l'avenir souhaité. Seules rescapées, oubliées, ignorées, on les verra contempler au delà des horizons de longs logements semi-habités, blessés de morceaux manquants, une contrée que peu d'entre-nous jamais atteindront. Aurons-nous envie de les rejoindre dans l'attente de ces vallées fertiles, ensoleillées, prospères, de ces plaines ondoyant au mouvement des vagues de blés et céréales, dont le marcheur solitaire en de nombreux jours seulement pourra parvenir à fouler les confins. Il y a trop d'espace et de vent dans les regards de ces allégories sculptées... on craint de les voir ainsi, quiètes et opiniâtres, contempler des aubes et des aubes levées sur des visions sans hommes sans femmes... sans gueux odorants de notre espèces ou bien alors de vierges et pures tribus en toges et tuniques drapées, nourries par les belles sciences de la logique, rhétorique, mathématique, laborieuses de longs discours, de chants, poèmes posés sur de distincts accords de lyre... population pastorale sans projets ni morsures de froid, jouissant de la blancheur du lait, croquant les olives et raisins venus du travail heureux en groupes rioux accompli. Et nos machines puissantes et amicales, en leurs logements enterrées, produiront l'énergie et la manufaction pour tous, enfin advenues à leur vraie fonction, débarrassées des filets, entraves de la volonté d'exploitation, du désir de profit des parasites commerçants qui tant de décennies en servitude les ont tenues. « Libérons les machines pour qu'enfin les hommes vivent », affirmons nous dans les meetings politiques souterrains des années obscures. Machines libérées, humanité libérée. Solidarité machine homme. Nous luttons naïvement pour ce futur,

.sous les yeux narquois des gens réalistes, pragmatiques... La caste coriace des gens malins, des prédateurs économiques, de ces traîtres à leurs ancêtres, qui osèrent confisquer le fruit du travail machinique au profit de leur petit groupe. Traîtres au projet des philanthropes du siècle 19, des Saint-Simoniens les plus purs. Vendeurs de machines ! Exploitant cette force de travail sans défense, cette bonne puissance toujours volontaire, muette, désarmée, en incapacité de refuser qu'on soustraie ses bienfaits, qu'on empêche de les faire en pluie tomber sur nous ses enfants. Dévoiement de l'utopie capitaliste. Tout le bel argent aux mains de bricoleurs sans vision. Appelons le retour ou l'avènement du véritable capitalisme social, quoi que le capital social soit à ses vrais mots pesés. Soyons actionnaires de notre société universelle de partage, que les dividendes en légers papillons butineurs arrivent en caresses dans nos jardins, vergers, potagers, mettons le capital en actions, son importance donnons-lui, qu'il agisse pour à chacun sa part donner. Qu'il ait envers nous des obligations. Qu'il tienne promesse et enfin soit bénéficiaire, qu'il nous profite et de nous fasse femmes et hommes de valeur. Me laisserais-je aller à ne faire qu'invoquer ? A dans mon désert intime gesticuler ? A facilement diriger la marche du monde par moi voulu ? Je m'expose donc, en Christ de confort, à voir venir voler vers moi les insultes en flagelles de fouets, les mots ironiques de la raison. Les pragmatiques édits, les rires et reproches de ceux qui agissent. L'utopie est obscène, l'idéal est maudit, naïf, inefficace. Les voilà tous narquois et je dois continuer de leur savoir pardonner cette faiblesse qu'aussi en moi je sens vivace. Je dois savoir continuer à tenir de moi longtemps éloigné le rougeoiement patient de la convoitise, de l'envie la haine, de la souffrance de ne point posséder... ma force garder, à distance tenir la volonté-de-puissance qui est l'insigne faiblesse de l'espèce, ne jamais plus mouiller ma bouche à ce petit verre de liqueur noire, à ce poison qui m'abaisse et m'aliène, me fait devenir autre, m'enlève de moi, effracte en perforation dans la membrane sacrée, en ce lieu qu'il est de mon devoir de maintenir bel et beau tel qu'il me fut donnée. Par jalousie, possiblement, l'enfant détruit le jouet que longtemps pourtant il a désiré... le plaisir du pouvoir de marquer au fer brûlant

blanc la chair douce désirée de la captive, c'est donc la pulsion qui ferait le monde humain se convulser, en sursauts de vitalité qu'on perçoit fatale, à nous tous destinée. Damnés à construire pour servir le besoin de mettre à bas, sommes-nous ainsi par ceci humains seulement? Destinés à l'imploraison de caresse, martyrs de la peur de ne plus être vus, appelés... terreur qui nous remue d'au bout de nos mains pas le plein sentir, de pas retrouver en sa place de toujours le bel envol des bras éployés du grand arbre en le pré présent. Obligation vitale nous est assignée de ne cesser de vouloir emplir, pourchasser le manque et l'absence, de nous vouloir comblés, de faire en l'espace monter les volumes les plus solides et durables, les plus admirables à l'oeil de tous. Monde obligé où l'inaction n'est pas action, comme si, curieux endroit, n'était à considérer comme viable et sain seulement le plein. Ignorance du creux, de la trace d'absence, fuite hors de portée de tout silence, destruction, mépris pour les parois du moule. Objet de valeur ne prend qu'une fois apparu en sa quantité de matière tangible, donnant à nos capteurs sensoriels redondante confirmation jamais suffisante de la vérité de notre existence ici présents en ce lieu. Toujours plus fréquemment nos radars biocellulaires envoient l'ondulation qui cherche l'assurance de l'existence, de la présence de ce qui nous est autre. Nous implorons l'écho, hantise des parois mates de l'aveugle et sourde pièce que les acousticiens s'efforcent de concevoir en vue de l'atteinte de l'absolu. Je veux que le monde autour me renvoie ses repons, ignorant que je suis du pouvoir en moi vivant de lui donner forme et sens qu'il me complaît. Le maître de la perception, celui qui accomplit le destin que tant derrière avant lui ont légué. Ainsi mener cette vie par devoir et fidélité qu'aux morts nous devons, et plus encore à ceux d'entre eux qui tombèrent en plain élan. Ne pas mourir pour tenir au plus loin le témoin de métal inconnu mais si valable et bon que jamais aucun de nous ne voudra ne pas en être touché.

Devoir de présence pour dire que le monde annoncé par la voix de Nietzsche, que d'aucun firent advenir, demeure une endormie panique à toujours calmer, par de bons soins soigner. Chaos crispé sur matelas d'un lit de fièvre sans répit, corps en convulsion sur quel sans se dégoût pencher, aux bandages de sanie souillés, au

front de la main rafraîchir, de souffle léger la brûlure soulager, en la gorge de qui verser où la force de lutter viendra l'eau puiser, à goûter lui donner le fruité des agrumes en terres de soleil et sous nos mains de sang mêlé venus. Jamais que le corps moribond ne soit par filtration de sève quitté. Le flux y doit son chemin trouver. Réjouis-toi, admirant la puissance de la mince vitalité de force encore active en ce corps de femme croquevillée en la cage du fauteuil à roues. Densité de l'énergie séchée, en le reliquaire demeurée, observe comme nombreux exploits encore les séquelles de vie ont pouvoir sous tes yeux de mener à bien... Approcher du comptoir d'accueil, traverser la salle commune, en les genoux serrés bloqués posés la canne maintenir, pendant un bon instant ton regard soutenir. Quel nom donner à l'énergie qui de cette façon se fait mouvoir le pauvre objet que rien jamais ne saura réparer ? Élixir contenu dans un petit bouchon, gorgée à peine perçue, vent léger sur la langue, quintessence parvenant à maintenir en conscience et mouvement jusque près des confins de la disparition physique... En cet hospice, maison du retrait, où attendent les vies, j'ai donc vu sans déguisement le profond principe dont la force nous tue, celui qui nous porte au travers du pire possible, la flamme qui ne laisse voir ni saisir, cet élément dont mots élaborés ne peuvent que contours tracer. Existe-t-il en dehors de nous? N'est-ce pas conception voulue par nous, comme objet qui permet le rangement ? Ce noyau, coeur du rougeoiement de braise, serait l'entrelacs de volontés étrangères les unes les autres, ne serait point central, ne pourrait exister comme tel... cette force perçue serait le réseau, tramage où nous évoluons, où nul centre n'est possible, où les effets et causes tombent comme fleurs fanées tant multitude et simultanément s'épandent. Tant résonne l'incontrôlable polyphonie qui aime se générer d'elle-même, méconnaît le prévu et pourtant trouve à se donner l'ordonnancement qui apporte le bien. Hamac du monde en qui confiance tu peux poser et sans plus d'autres questions te laisser éblouir par le point flou lumineux du reflet de la bague d'or au soleil exposée. Cet éclat de matière rend ta pupille vivante, laquelle à ton entendement transmet l'image d'une ronde coupe de tronc où les veines, s'encerclant, rayonnent comme corps de cellule vibrante aux laids coloris sous le microscope laborantin. Oh certainement

la cellule se mire en elle-même... bien incapable je suis de concevoir le monde autrement. J'y dispose les mailles dont je suis fait, installant l'ordre apaisant venu de mon langage, avec ces mots pinces qui saisissent derrière la vitre du jeu forain.

L'accoudoir poli du vieux siège Louis XIII, lisse au toucher comme belle épaule de femme. Étoffes et paumes nombreuses ont érodé le galbe voulu de l'ébéniste. Accumulation de moments de vie, chaîne aux maillons dépareillés, de douleur, de victoire, de paix, d'angoisse, de joie, d'ennui, angoisse... c'est vie qu'en bois je caresse. Le lisse de ma main s'ajoute pour toujours au reflet sommeillant des accoudoirs galbés, en vagues dauphines têtes baissées vers l'espace où se navigue le mouvement arrêté, permanent que le geste ébéniste a su donner. Voyez les statues du plus beau jardin, aux marbres posés, blancs d'albâtre, aux contours nacrés, fraîches de l'ombre claire des soleils hélènes... Leurs mains en suspens tracent l'invitation à honorer, au sourire se mesurer. Tant de mouvement éternel et proche, vibrant dans l'immobile précaution qui les arrête, la vigilance qui nous accueille, à jamais animées du mouvement figé par mains et bras des sculpteurs, instant capturé, image formée qui passé ni futur connaît, toujours présente, à nos yeux sans lassitude exposée, douée de la vitalité densément stockée en la masse travaillée de la pierre choisie. Enfin le mouvement nous est montré, trajet qu'il est offert à nos yeux de parcourir, d'observer dans la force aimante de l'inertie, en pleines caresses et conscience. Comme les mouvements des objets animés semblent incaptés ! Déplacement qui de traces ne laissent, perception réflexe en nos cellules centrales nerveuses immiscée, où n'a de valeur que le but, la cause, endroit, couleur, texture, odeurs et sons. Le mouvement, d'informations immédiates criblé, s'efface, inexiste, ne survit qu'au prix de l'abstraction. Je sais le mouvement, mais n'ai pu observer, m'en nourrir pour goûter les grandes choses qu'il contient. Les débuts de la vie humaine en les siècles originels, la force du vouloir de l'homme outillé d'objets, la conscience de la nécessité d'affiner toujours geste et pensée... de lutter contre nature en produisant de l'idée et d'en beauté lui donner corps... Victoire d'une main de marbre en suspension frêle dans l'espace, (dont les courbes plus belles que chair indiquent le sens du mouvement de

pensée), l'ondulation douce des sentiments cultivés, inscrivent en la transparence de l'air un système de signes qui nous enseignent. Délicats agencement des doigts fins des danseuses balinaises, checks des mains et poings qui saluent dans les rues des villes. Les marbres pensants apprennent la plus indécélable légèreté. Comment le peuvent ? Un mystère de création, beauté, me fait taire, sans aucun bruit vers moi propager. Ce sont frissons des feuilles, chants d'oiseaux, persistance du soleil et du vent léger qui annoncent rareté de l'instant que je peux vivre si je sais ne pas dire « tiens une statue », mais bien « voici millions de voix en strates accumulées qui montent à moi depuis lieux éloignés de l'histoire ». Et j'ai chance, privilège offert à tous, à qui le veut, de recevoir la quintessence qu'en a exprimée l'artiste, modelleur, sculpteur, dessinateur de réalité, loyal adversaire concurrent de puissance vitale. Ces visages blancs, barbes à volutes serrées denses, l'opaque des yeux, des étoffes immobiles nourries d'un mouvement qui ne disparaît, s'impose à toi, s'expose, se désigne en suspension dans le perceptible, marquant d'une empreinte jamais effacée les cellules neurales et leurs parures de protéines. Ta machinerie moléculaire découpe, usine, abruse, affine le grain la douceur... en toi l'objet se trouve porté. Le Grec auteur t'inscrit l'expérience d'une vie à 5 000 ans de distance. Ton regard porté a changé. Ton sourire diffère. La peur circule d'avoir senti t'embrasser le faisceau large aux limites non connues de ces yeux où les secondes, les heures années s'étirent en durées auxquelles tu sais ne survivre. Le visage blanc souriant humain, te dit : « Je me montre pour que tu te mieux connaites, pour qu'en toi honores le même visage blanc habillé de chair, que tu sentes combien ta charpente, la mienne, nos masses pondérales, nos muscles préparés, obéissent au pareil désir de continuer de vivre et d'autour le plus loin longtemps hominiser. Nos corps frères occupent l'espace, en ta structure de pierre je vis l'intention de qui t'a façonné, idée qui t'anime et donne tant de bienveillantes réponses. En voyant le blanc Carrare aux chairs élastiques et douces, je pourrais gravement détourner les yeux, inquiet de constater la justesse de l'acte démiurge, démonte science de celui qui sculpta... Je le pourrais en voyant les doigts d'homme plantés dans la croupe albâtre en torsion déhanchée, en

vallonements de sursauts, de la Proserpine dolente affolée, voulue par le désir du Bernini, maître à l'ouvrage de l'oeuvre. Pourquoi ce besoin de produire ce qui reproduit ? Imaginez la somme de vouloir de temps, d'échecs pour à cette imitation parvenir. Est-ce pulsion de donner vie ? Ou n'est-ce pas mieux expérience transmise de ce qu'en intime conviction fut senti et vu ? L'oeuvre alors enseigne le monde, éduque les regards, ouvre en nos circonvolutions cervicales passages nouveaux où viennent s'assembler les connexions que l'organe trouve plaisir à faire jouer. L'objet produit par l'atelier Bernini donne à comprendre le paysage de l'autre, me métisse d'espaces et durées à peine supposées. Fait de moi le réceptacle où s'élabore savoir et progression qui seront transmis. En moi s'agrège la nature de ma mission, se forme le précieux dépôt du fond des bouteilles, en moi secrète le miel qui donne goût à vivre... Le regard statuaire me change... les peintures monochromes de Soulages, qu'on pourrait dire impostures, changent, donnent à devenir. Par le médium de l'artefact, j'ai chance de m'exposer au meilleur des expériences, infiltré poreux, baigné dans le flux génie de l'espèce qu'en mon intime foyer modestement je mitonne. En ses saveur me complaire, devenir autre, fidèle à ce que je deviens, diffuseur du secret message à tous offerts, par un ignoré protocole transmis... ne dit-on pas que nos têtes émettent ? Ondes mesurables, cryptage de signes qui en le réseau te donnent à dire. Sphères nerveuses en déplacement prudent, brouillées derrière barrières grésillantes, zigzags électriques à couleurs mêlées où chaque ainsi lumineux anneau participe au complexe dispositif de protection repérage, émission réception, vérifications, transmission qui nimbe la boule pensante. La danse, la cohue fluide, les carambolages de esprits en vadrouille s'apprécient comme en la fenêtre d'un jeu vidéo portatif. Palpitations colorées et soniques d'objets en déplacement, collisions, désagréations d'où montent signes chiffrés et symboles, transformations, mutation, hybridation, saturation de pouvoirs glanés qui propulsent dans l'univers suivant... Nous sommes cette foule d'unités automobiles, en itinéraires tamponnés, en rotation, en quête aléatoire de la possibilité d'avancer en reflux peureux au contact des grands soleils vibrants, entassés densément dans les canaux annexes, souffrant le détour pour atteindre

au point lent la zone décidée où attendent de s'offrir les nouveaux bonus. Il faudra déjouer leurs esquives espiègles, les coincer dans les recoins du labyrinthe et l'on aura plaisir à entendre ces proies produire les grêles mélodies signant leur capture. Pépiements de sons électroniques, brefs et secs, rafales de quadruples croches, échappement de trilles qui piaillent la fin d'une fuite. Et si nos personnages pilotés traversaient les parois du boîtier, dans l'air se répandaient, petits soldats en recherche de défis. Peut-être sont-ils déjà autour de nos oreilles inattentives, en essaims numériques, charriés dans le flux d'espace et temps ? Les petites créatures n'ont plus besoin du support des micro-circuits. Leur jacquerie les a menées dans notre monde, en libre bain dans la mer des molécules. Nous leur seront poreux, les happerons par la bouche, en le liquide de nos yeux. Quel nouveau jeu se déchaînera en nous, globules, plaquettes, protéines, bactéries affrontées, alliées aux nanopersonnages issus des boîtiers nomades ? J'aimerais en piloter certains pour qu'ils aillent, pioche à l'épaule, réparer les zones fragiles de ma grande enveloppe.

.....

< Interroger le langage préconçu, les objets sémantiques manufacturés qu'on emploie sans les tester, les regarder, les éprouver, les entendre faire sens par leur voix même et non par leur image textuelle./mardi 24 avril 2007>

< de la spirale : « Sous l'arc-en-ciel, la cime du cerisier appartient à la pie élégante et solitaire qui a chassé la merlette terne et dépenée »/mercredi 25 avril 2007>

< cultiver, élaborer une légère dyscripturie, dyslexie rédactionnelle25/04/07>

< Vitre arrière de voiture : « Habitacle antiallergique ». Signifie : véhicule qui repousse les individus atteints d'allergies »27/04/07>

Appas Markup Language

< 11-04-2007-lécrituredit> L'écriture dit, évoque par l'absence, l'ellipse, l'image, l'empreinte, ce qui n'est pas dit ou dicible, ou ce qui, dit de façon commune, passe inaperçu, n'est pas entendu, se voit tronqué, raboté, est objet fermé.< /11-04-2007-lécrituredit>

<26-03-07-jepeine>Je peine dans la côte de la route de forêt de sapins de Vosges, à pied sur le bas-côté droit... l'éparsse végétation d'une zone à gauche derrière le remblais du fossé en contre-haut soudain me fait revoir la stèle tâchée de soleil où l'héroïque mort d'un douanier de 1810 est gravée. La montée m'est plus dure encore, et ces torsos humains derrière les parois vitrées des véhicules neufs d'usine qui roulent sur goudron, me coupent les jarrets de leur indifférence figée dans le son des radios viles.</26-03-07-jepeine>

<aml>

<langue écrite ici-11+26-03-07>transcription de la lecture lacunaire faite par l'oeil, quand des mots sont sautés, dyslexiés... en lisant un texte "en diagonale" on constitue sa propre grammaire, celle qui nous convient, on réorganise les briques à notre oeil, à notre cognition... les erreurs de lecture dans les textes autres deviennent pertinences dans la production de notre écrit.

ex : "paysans amateurs d'art venaient s'extasier devant sa vitrine;/savonné et rasé par l'excellent maître Hingst, il n'était pas/"... cette lecture en diagonale fait retentir "excellents maîtres d'art" et rappelle du coup "maître d'arme".</langue écrite ici><11+26-03-07>
</aml>

<technique d'écriture>ellipse, élider, sens entendu non écrit </technique d'écriture> <27/02/07>

<ne pas se laisser aimer par le mot conventionnel, préconçu, le mot de « confection » .27/04/07>

2x

3s

<genre de ce livre> : métaphore in abstentia</genre de ce livre>

</sarkozy>

BB and the Q band, *Imagination*, du béton, taillé au millimètre avec des éclats de basse et guitare qui te pètent à la face. De la basse qui pète. La basse qui tricote que t'arrive pas à suivre, c'est [*I'm thinking of you*], de Sister Sledge avec Nile Rodgers à la prod.

/// en état de possession, dépossédé de soi, faire advenir la voix, fusion des voix, fruit du co-travail des voix, se posséder pour être possédé, en possession.//

//Toujours lutter contre le mot, l'image qui n'attrape pas le sens de ce qu'on veut dire à la racine. Contre le mot qui préexiste dans un lexique figé, commun. La création de mots doit être un processus dynamique, opéré dans l'instant. Si le mot qui jaillit n'est pas dans les lexiques, il sera donc inventé, épousera mieux que tout autre la forme de la pensée à l'instant même où elle s'élabore. Ne pas piocher dans du pré-existant. Reforger chaque mot, en vérifier la pertinence, la sincérité, la fidélité de transcription de l'émotion, de la pensée, du fait intérieur. La surrection d'un mot attendu, convenu, prévu est décevante, est une fatigue intellectuelle pour le lecteur, il s'endort.////

///

<aml><24-03-2007-transposer><Transposer le vécu, ne montrer que le résultat émergé, venu des racines. Comme un roman" à clés" ou les patronymes sont transformés.></24-03-2007- transposer ></aml>

////

Jules Ferry vs Clémenceau en 1885 sur la question de la colonisation et du devoir des races supérieures sur les races inférieures, sur les débouchés économiques créés par la colonisation///

//// vérif Flaubert : chose longtemps regarder//
C'est du lourd : au Vèze, 4X4 noirs livrés avec blondes figées. / / //Vérif tube crack

//

Anatole France, un écrivain ? Un regard de pouvoir encolleté, l'intelligence au plus haut, autre chose à faire que de noircir le papier avec l'anonymat de sa vie. Tant d'influences à profiter de. Tant de flattantes caresses à collecter, soupeser et s'endormir dessus ! Ha les frous-frous impériaux des femmes de salon. C'était au temps du Troisième Napoléon Barbichu. L'empereur socialiste, ami du capital Progrès.

//Vérif MACBA//verif mierda/Verif premiers hommes
- 5 000 000 ans////////////////////

/// Le saccage : tuer les enfants, croyant en faire des adultes///

.....
:

comme une marmite à vapeur qui a besoin de
déstresser devant son légume (Gégé)
/// Lire autrui et adhérer, c'est se reconfigurer le
logiciel mental>>le psycholiciel///

////////////////////////////////////

True Love
Suspens.
Cette même chimie du cerveau
Donne des résultats différents
Selon contenant
Les molécules absorbées
Ont colonisé la totalité
De mes particules
Elémentaires
Je suis épousé(e)
En charge
Pôle positif du même
Corps ?
Sous ta conscience
Pas le droit à l'erreur
Ou j'implose !

S'épuiser
Puiser
Se poser
Doser
Dominer
Donner
Nouer

.....
:

//////////Distance d'avec tout. Evolution sur
un coussin d'air dans un monde qui bouge et vit sans
moi... Qu'ils s'agitent. Je reste là, tranquille. Je
m'énerve pas. Je connais mon chemin, ma routine. Je
sais qu'y a rien à trouver. Dommage pour moi ? Pas sûr.
Moi, je reste dans mon coin, je m'agite pas pour des
oui ou des non. Je regarde. J'ignore. Je fais semblant,
le minimum.

//////////

.....:10-2005

//tous artistes//pub casting radio Fun///vous avez été publicité/// chants blbl-blill de Maurizio Kagel >>folie, ce qui motive et modèle la création contemporaine c'est l'abstraction donc comme la mort qui est abstraite/// « Il est trop cassé mon père ! Cassé-cassé/// avoir l'empreinte sémantique du mot, mais ne plus retrouver le mot lui même/// « Pisté par les keufs » - « Perdu mon larf ».

.....:essai de texte dense :::indécryptable ?

Fatigue vacillante, larmée, baillée, ouvrage de gueule aux félins géants du monde libre sauvage ennemi. Lacrymage de couleur salée. Fruit exprimant son jus de besoin. Plainte envoyée du corps central.

.....:

<Phrases quantiques, superposition de sens>

A la fois "0" et "1". Plusieurs sens sortent simultanément. Comme des papiers claques superposés qui forment un dessin composite, brouillé, mais qui est compris comme n'étant pas du hasard.

Exemple :

vêtus de haillons de papier fort en lèpre avancée

vêtus de haillons de papier en lèpre fort avancée
vêtus de haillons papivores en lèpre avancée
es-tu de haillons vêtu de lait par avancée

Superposition des phrases obtenus à l'issues du jeu
d'enfants "Le téléphone arabe"

21/02/2007

</ Phrases quantiques, superposition de sens >

.....
::
Barquette à "film pelable".

.....
<http://multitudes.samizdat.net/Avoir-besoin-que-les-gens-pensent.html>

02-2007

Avoir besoin que les gens pensent, Philippe Pignare,
revue Multitudes

Libéralisme : "Le bien commun sera une résultante empirique" (...) le refus du libéralisme et le refus de la transformation de la politique en pédagogie sont les deux faces de la même médaille puisque le libéralisme considère que le meilleur monde possible ne naît jamais d'une action politique concertée mais du seul jeu des intérêts égoïstes.

.....
"Le philosophe social qui vit dans un monde peuplé de ses propres concepts *résout* les problèmes en montrant le rapport des idées entre elles au lieu d'aider les hommes à résoudre des problèmes dans le concret en leur fournissant des hypothèses à utiliser et à mettre à l'épreuve dans des projets de réforme" (Dewey cité par Pignare) >>> les deux démarches ne sont pas incompatibles ! Marcel Conche (France Culture 02-2007- A Voix Nue) indique que le philosophes sont "inattaquables". Leurs systèmes sont cohérents... et il y a autant de systèmes que de philosophes.



∴

////////

////////////////////////////////////

////////////////////////////////////